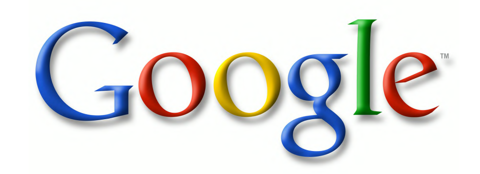
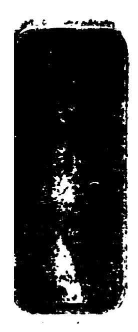
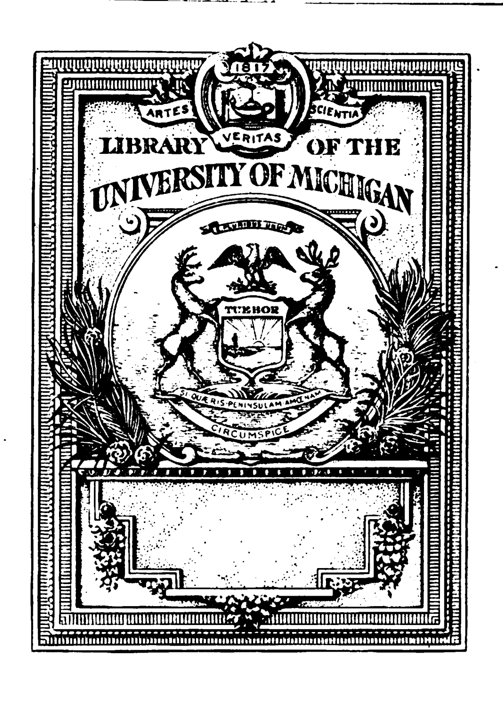






Lenormand, F

LETTRES
A SOPHIE,
OU
ITINÉRAIRE

DE PARIS A MONTMORENCY, A L'HERMITAGE ET A L'ÎLE DES PEUPLIERS, EN PASSANT PAR CHANTILLY;

AVEC des détails historiques sur le séjour de J. J. ROUSSEAU dans ces divers lieux;

SUIVIS de quelques autres extraits de mon porte-feuille.

PAR M.***, Avocat.

PARIS,
CHEZ NÈVE, Libraire, au Palais de Justice.
CAEN,
CHEZ LE ROY, Imprimeur-Libraire, rue Notre-Dame.

1813.

LETTRE DE L'AUTEUR

A M.r G. D. R. Avocat.

Paris, ce 10 Octobre 1812.

MON CHER CONFRÈRE,

*L'autre jour, chez M.me D**, un personnage bien grave et bien sérieux prétendait qu'un avocat ne doit point s'occuper de poësie, et surtout de poësie légère. Cette thèse insoutenable paraissait s'adresser à moi ; je fus tenté de répondre à l'argumentateur par ce vers de Voltaire :*

Qui n'aime pas les vers, a l'esprit sec et lourd.

Eh quoi ! Monsieur, la poësie est un délassement charmant dans notre profession si souvent fastidieuse et pénible ; et ne vaut-il pas mieux sacrifier quelquefois aux Muses, que de composer ces compilations indigestes et ces éternels commentaires qui paraissent chaque jour, et rendent nos lois obscures, au lieu de les éclaircir?

Rappelez-vous donc ces magistrats et ces jurisconsultes célèbres, Daguesseau, Target et le savant Tronchet qui aimaient et cultivaient la poësie. Ces autorités étaient graves, mais peu convaincantes pour ce docteur.

En vérité, Monsieur, je suis désolé que vous

pensiez ainsi ; car je vais faire imprimer mes petits opuscules en vers et en prose ; mais tenez, par déférence pour vos avis, je ne publierai d'abord que mes Lettres à Sophie : c'est une bluette de littérature que l'on jugera sans conséquence. J'y joindrai seulement quelques fragmens de mes Mélanges littéraires, entre autres, la traduction d'une petite anecdote anglaise, et d'une lettre du lord Chesterfield à son fils, sur l'art de plaire dans le monde, art précieux et difficile. Ah ! de grâce, épargnez le dieu des vers : Apollon sut charmer les plus aimables déesses, pourquoi déplairait-il à la grave Thémis ? Mais je veux vous prouver que le goût de la poësie peut s'allier avec l'étude des lois, et je vous promets de publier quelque jour un ouvrage de jurisprudence auquel je consacre mes veilles et mes méditations. A ces conditions, le vénérable disciple de Cujas se réconcilia un peu avec moi.

*Pour vous, mon ami, dont le goût m'a fait corriger cette bluette littéraire, si vous rencontrez quelques censeurs qui la jugent trop sévèrement, soyez mon avocat. Vous pourrez leur dire que l'auteur a soumis ces Lettres à la critique de plusieurs dames aussi spirituelles que jolies, et qu'elles ont été lues chez M. le comte de ***, habile diplomate et littérateur agréable.*

Votre ami,

F. L.

LETTRES A SOPHIE.

LETTRE PREMIERE.

De Montmorency, le 4 Juin.

O vous trop aimable Sophie,
Vous, qui réunissez la grâce et la beauté,
De l'esprit, des talens, beaucoup de modestie,
Et ce ton naturel et cette urbanité,
Qu'on goûte et qu'on chérit dans la société,
De cet écrit je vous offre l'hommage :
Quant aux baisers promis, s'il les a mérité,
Je ne puis espérer un plus heureux suffrage.

Vous m'avez ordonné, Sophie, de vous transmettre cette relation : quand les Grâces commandent, il est doux d'obéir ; mais j'écris en voyageant, ma prose et mes vers réclament votre indulgence.

Je l'ai donc vu cet Hermitage,
Qu'habita l'immortel Rousseau ;
J'ai visité ce lieu, fameux par son tombeau ;
Et pour vous j'écris mon voyage.

Avant de vous faire connaître l'île des Peupliers, consacrée aux mânes de Jean-Jacques Rousseau, je dois vous parler de Montmorency et de l'Hermitage, lieux charmans qui furent habités par cet écrivain, le plus éloquent et peut-être le plus malheureux.

Dans cette saison où la nature est si riche et si brillante, je vais voyager au milieu de campagnes délicieuses ; adieu Paris pour quelques jours : mais arrêtons-nous d'abord un instant à Saint-Denis, pour visiter ce temple qui fut destiné à la sépulture de nos rois.

Vainement je parcours ce lieu silencieux ;
Ah ! sous ces voûtes sépulcrales,
Ces restes imposans des dignités royales
Ne se montrent plus à nos yeux.
L'affreux démon révolutionnaire
A porté dans ce temple une main meurtrière,
Et dans sa fureur a ravi
Jusqu'au tombeau du bon Henri (1).

Je parcourus ces caveaux funèbres, et maintenant abandonnés, où avait reposé la famille de Clovis et de Saint-Louis. Quels souvenirs, quelles pen-

(1) Les tombeaux de l'abbaye de Saint-Denis furent détruits les 6, 7 et 8 août 1793 ; et les restes de tant de puissans souverains furent jetés pêle-mêle dans des fosses.

Louis XVI, à la mort de son prédécesseur, remarqua qu'il n'y avait plus de place dans ces caveaux pour y déposer son cercueil. Triste présage des malheurs de ce monarque !

sées lugubres et profondes naissent dans ces souterrains de la mort ?

« Mais elles ne sont plus ces fameuses sépul-
» tures ; les petits enfans se sont joués avec les os
» des puissans monarques : Saint-Denis est dé-
» sert ! l'oiseau l'a pris pour son passage, l'herbe
» croît sur ses autels brisés ; et au lieu de l'éter-
» nel cantique de la mort, qui retentissait sous
» ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de
» pluie qui tombent par son toit découvert, la
» chute de quelque pierre qui se détache de ses
» murs en ruines, ou le son de son horloge, qui
» va roulant dans les tombeaux vides et les sou-
» terrains dévastés (1). »

Je sortis de ce lieu l'esprit rêveur et profondément affecté ; de-là je me rendis à Montmorency, en admirant les sites pittoresques qu'offre la nature, à mesure que l'on approche de cet endroit.

Pour vous donner une idée de Montmorency, représentez-vous une montagne escarpée ; au bas, une immense et riche vallée offrant des prairies ; des champs couverts de vignes, d'épis et d'arbres

---

(1) Ce morceau descriptif sur les tombeaux de Saint-Denis, est tiré du Génie du Christianisme, par M. de Chateaubriant. Ces ruines mémorables ont fait le sujet de deux poëmes distingués : l'un par M.me de Vannoz ; l'autre par M. de Treneuil.

L'Empereur a fait depuis rétablir ce lieu de sépulture royale pour la famille de sa dynastie.

fruitiers ; des bois et des coteaux lointains, et le vaste étang de Saint-Gratien qui ajoute admirablement à la variété de ce tableau : en un mot, c'est dans ces lieux que les peintres de Paris viennent composer leurs plus jolis paysages.

Montmorency est encore remarquable par quelques beaux châteaux qui sont aux environs. On distingue sur-tout cette superbe habitation qui appartenait à M. le maréchal de Luxembourg ; elle joint à un parc d'une grande étendue, de belles pièces d'eau et la vue la plus magnifique. Jean-Jacques Rousseau, après avoir quitté le Mont-Louis, fut accueilli par M. et M.me de Luxembourg, qui lui offrirent un asile dans une partie isolée de ce château. C'est ainsi qu'il le décrit dans ses Confessions :

« On voit, dit-il, à Montmorency ou Enguien
» (1), une maison particulière, bâtie par Croisat,
» dit *le Pauvre*, laquelle ayant la magnificence
» des plus superbes châteaux, en mérite et en
» porte le nom. L'aspect imposant de ce bel édi-
» fice, la terrasse sur laquelle il est bâti, sa vue
» unique peut-être au monde, son vaste salon

(1) Ce patrimoine de l'illustre famille de Montmorency avait passé, par la sœur du duc Henri, dans la maison d'Enguien ou de Condé ; de-là est venu le nom d'Enguien qui fut donné à ce château.

Montmorency se nomme maintenant Montmorency-Emile, en mémoire de l'auteur d'Emile, qui a habité ce pays.

» peint d'une excellente main (1) , son jardin » planté par le célèbre le Nôtre , tout cela forme » un tout dont la majesté frappante a pourtant je » ne sais quoi de simple qui soutient et nourrit » l'admiration.

» C'est dans cette profonde et délicieuse soli- » tude , ajoute cet auteur , qu'au milieu des bois » et des eaux , aux concerts des oiseaux de toute » espèce , au parfum de la fleur d'orange , je com- » posai , dans une continuelle extase , le cin- » quième livre de l'Emile , dont je dus en grande » partie le coloris assez frais à la vive impression » du local où je l'écrivais. » (Conf. , tom. 3 , liv. 10 , p. 406 et 415.)

Cette belle propriété a peu souffert sous le règne de la terreur : elle appartient maintenant à un agent de change de Paris.

Montmorency me plaît beaucoup , non-seulement par l'agrément de sa position , mais encore par la salubrité de l'air et l'excellence de ses fruits.

Je vanterai l'air pur qu'on y respire ;
Et par ses beaux melons , et par ses fruits exquis ,
Et les cerises du pays ,
Je juge que Pomone y fixe son empire.

Ces cerises sont ici en abondance et meilleures que par-tout ailleurs. On dit que ce fut quelqu'un

(1) Le Brun.

de la maison des Montmorency qui fit le premier cultiver dans ce pays cette espèce de cerise, et lui donna son nom ; mais cette origine ne me paraît pas bien constante : au surplus, vous saurez que ce fut Lucullus, vainqueur de Mythridate, qui eut l'honneur d'apporter du Royaume de Pont, les premiers cerisiers qu'on ait vus en Europe. Ce consul Romain était à-la-fois habile général, grand homme d'État, et le plus fameux gourmand de l'antiquité. Il faisait des dépenses excessives pour sa table. On rapporte que Cicéron et Pompée l'ayant surpris un jour, il fit servir, dans son salon d'Apollon, un souper qui coûta vingt-cinq mille francs.

Venez, Sophie, quelque jour visiter ce pays, qui offre tant d'excellens fruits, des bois et des sites enchanteurs. Quelle vue, quel riant paysage on découvre du joli pavillon d'où je vous écris ! c'est une petite maison qui semble faite tout exprès pour un peintre ou pour un poëte ; ce pavillon est situé précisément au haut de la vallée de Montmorency. Je suis enchanté de cette maisonnette, et je l'ai louée, avec le jardin qui en dépend, pour y venir passer, pendant l'été, deux ou trois jours heureux chaque semaine.

Je termine ma lettre par ces stances sur Montmorency, que j'ai composées en parcourant ce pays :

Salut, ô riante nature !
Salut, séjour délicieux !
Félicité paisible et pure,
On vous retrouve dans ces lieux ;
Salut, frais et charmans bocages !
Tendres amans, venez ici,
L'Amour errant sous ces ombrages,
Vous appelle à Montmorency.

Ami de Gesner, prends ta lyre,
Parcours et chante ces coteaux ;
Artiste, que Minerve inspire,
Retrace ces rians tableaux ;
Imite, avec délicatesse,
Ce fruit de Pomone chéri,
Ces cerises que la déesse
Nous prodigue à Montmorency.

Auteur de Saint-Preux, de Julie,
Ici fut ton heureux séjour !
Ici tout rappelle Sophie (1),
Et dans ces lieux parle d'amour.
A Rousseau, dans cet Hermitage,
Succède le divin Grétry (2) ;
A cet Orphée offrons hommage,
Tout nous charme à Montmorency.

Lorsque l'on est près de vous, les heures s'écoulent rapidement ; je m'aperçois qu'il en est de

(1) Nom de M.me d'Houtetot, qui inspira le plus vif amour à Rousseau, et dont il sera parlé dans la lettre suivante.

(2) L'Hermitage est maintenant la propriété de Grétry.

même en vous écrivant : il est tard ; et tout repose dans la nature.

Bonsoir, belle Sophie,
Ah puisse le dieu du sommeil
Chasser loin de vos yeux la cruelle insomnie,
Et vous donner un doux réveil !

LETTRE
DEUXIÈME.

De Montmorency, le, etc.

JE dois, Sophie, vous parler aujourd'hui de l'Hermitage. Cette agréable habitation est à un quart de lieue de Montmorency. Elle appartenait autrefois à M.me d'Epinay, dont l'amitié tendre l'avait fait bâtir et arranger exprès pour Rousseau; mais s'étant ensuite brouillé avec cette dame, il se crut obligé de quitter cette heureuse solitude, qui est maintenant la propriété du célèbre Grétry (1).

(1) C'est ainsi que Jean-Jacques fait connaître le goût qu'il se sentit pour cette charmante retraite : « M. d'Epi- » nay, voulant ajouter une aile qui manquait à son château » de la Chevrette, faisait une dépense immense pour l'a- » chever. Etant allé voir un jour ces ouvrages avec M.me » d'Epinay, nous poussâmes notre promenade un quart de » lieue plus loin, jusqu'au réservoir des eaux du parc, qui » touchait la forêt de Montmorency, et où était un joli » potager, avec une petite loge fort délabrée, qu'on appe- » lait l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très-agréable m'avait » frappé, quand je le vis pour la première fois, avant mon

Tout inspire ici une douce mélancolie ; la paix et le bonheur semblent régner dans ces lieux. On arrive par une avenue à une petite maison nommée l'Hermitage, et presque entourée de bois. D'un côté on découvre une vue fort agréable. Les appartemens de cette heureuse retraite sont restés tels qu'ils étaient du temps de Jean-Jacques ; on a seulement ajouté une grille à l'entrée de la cour, ce qui donne à cette habitation un peu l'air de petit château. Je vis la chambre à coucher de l'immortel auteur d'Emile, et elle est aussi celle de Grétry. Le talent musical de ces deux compositeurs fait faire des comparaisons dignes de l'un et

---

» voyage de Genève. Il m'était échappé de dire dans mon
» transport : ah ! Madame, quelle habitation délicieuse !
» Voilà un asile tout fait pour moi. M.me d'Epinay ne
» releva pas beaucoup mon discours ; mais, à mon second
» voyage, je fus tout surpris de trouver, au lieu de la vieille
» masure, une petite maison presque entièrement neuve,
» fort bien distribuée, et très-logeable pour un petit mé-
» nage de trois personnes. M.me d'Epinay avait fait faire
» cet ouvrage en silence et à peu de frais, en détachant
» quelques matériaux et quelques ouvriers de ceux du châ-
» teau. A ce second voyage, elle me dit, en voyant ma sur-
» prise : Mon ours, voilà vôtre asile ; c'est vous qui l'avez
» choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous
» ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois
» pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieu-
» sement ému : je mouillai de pleurs la main bienfaisante
» de mon amie ». (Conf. t. 3. p. 113.)

de l'autre (1) ; mais quel écrivain pourrait être comparé à Rousseau ?

Le jardin, qui est derrière la maison, a peu d'étendue ; mais il plaît beaucoup par sa variété et son air romantique. Il offre des gazons, de l'ombrage ; là le murmure d'une claire fontaine, et plus loin un petit bassin, d'où l'eau s'élève et tombe en bruissant. L'on me fit remarquer l'endroit de ce jardin où Rousseau venait lire et méditer : c'était un banc de gazon, ombragé par un arbre épais, qu'il avait planté lui-même.

En me promenant dans ce jardin, où je rencontrai plusieurs étrangers, qui étaient venus visiter cette ancienne habitation de Rousseau, je vis son buste qui était enchâssé dans une cavité du mur. J'appris qu'il avait été élevé à sa mémoire par M.[me] d'Epinay ; et je lus au pied ces vers, dont on m'a assuré qu'elle était l'auteur :

« Du sentiment peintre fidèle,
» Tu sus l'inspirer à nos cœurs ;
» La nature fut ton modèle,
» Tu saisis ses vives couleurs.
» Mères, écoutez son langage ;
» Amans, visitez ces doux lieux ;

(1) La musique de Rousseau et celle de Grétry offrent souvent d'agréables rapports. C'est le sentiment qui en fait tout le charme ; les roulades et les difficultés en sont presque toujours bannies.

» Rousseau, dans cet humble Hermitage,
» Connut le secret d'être heureux.

Au-dessous était cette autre inscription :

« Toi, dont les plus brûlans écrits
» Furent créés dans cet humble Hermitage,
» Rousseau, plus éloquent que sage,
» Pourquoi quittas-tu mon pays (1)?
» Toi-même avais choisis ma retraite paisible ;
» Je t'offris le bonheur, et tu l'as dédaigné.
» Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné ;
» Mais pourquoi retracer à mon ame sensible ?
» Je te vois, je te lis, et tout est pardonné ».

Vous saurez, Sophie, que c'est dans cette douce solitude que Rousseau composa sa Nouvelle Héloïse.

Ici près d'une tendre amie,
Rousseau goûta le vif besoin d'aimer ;

---

(1) Grimm fut particulièrement la cause des brouilleries de Rousseau avec M.me d'Epinay. Grimm, qui était devenu un homme important chez M.me d'Epinay, oublia que c'était Rousseau qui l'avait lié dans cette maison. D'autres circonstances relatives à M.me d'Houtetot, belle-sœur de M.me d'Epinay, avaient préparé ces brouilleries. (Conf. de Rousseau, tom. 3. p. 241 et suiv.)

M.me d'Epinay était allée faire un voyage à Genève, lorsque Rousseau quitta l'Hermitage, et se retira à un endroit de Montmorency, appelé le Mont-Louis, qui appartenait à M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé.

Son cœur né trop sensible, et prompt à s'enflammer,
Brûla pour d'Houdetot, qu'il peignit dans Julie.
Les lettres de Saint-Preux respirent la chaleur
De cet amour ardent qui dévorait son cœur.

Rousseau, occupé sans cesse, et avec délices, des objets charmans et imaginaires de sa Nouvelle Héloïse, était, comme il le dit, au plus fort de ses rêveries amoureuses, lorsque M.me d'Houdetot vint à paraître à l'Hermitage. Ecoutons Rousseau faire le récit de cette entrevue :

« Cette visite eut un peu l'air d'un début de » roman. Elle s'égara dans la route ; son cocher, » quittant le chemin qui tournait, voulut tra» verser en droiture du moulin de Clairvaux à » l'Hermitage ; son carrosse s'embourba dans le » fond du vallon. Elle voulut descendre et faire » le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaus» sure fut bientôt percée ; elle enfonçait dans la » crotte ; ses gens eurent toutes les peines du » monde à la dégager ; et enfin elle arriva à » l'Hermitage en bottes, en perçant l'air d'éclats » de rire, auxquels je mêlai les miens en la » voyant arriver. Il fallut changer de tout ; Thé» rèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier la » dignité, pour faire une collation rustique, » dont elle se trouva fort bien. Il était tard, elle » resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie, qu'elle » y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle » n'exécuta pourtant ce projet que l'année sui-

» vante ; mais, hélas ! ce retard ne me garantit » de rien ». (Confessions de Rouss. tom. 3, p. 200.)

A ce second voyage, M.me d'Houdetot était à cheval et en homme.

» Quoique je n'aime pas, dit Rousseau, ces » sortes de mascarades, je fus pris à l'air roma- » nesque de celle-là ; et pour cette fois ce fut » de l'amour. Comme il fut le premier et l'uni- » que en toute ma vie, et que ses suites le » rendront à jamais mémorable et terrible à mon » souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans » quelque détail sur cet article.

» M.me la comtesse d'Houdetot approchait de » la trentaine, et n'était point belle : son visage » était marqué de la petite vérole : son teint man- » quait de finesse ; elle avait la vue basse et » les yeux un peu ronds ; mais elle avait l'air » jeune avec tout cela ; et sa physionomie, à-la- » fois vive et douce, était caressante : elle avait » une forêt de grands cheveux noirs, naturelle- » ment bouclés, qui lui tombaient au jarret ; » sa taille était mignonne, et elle mettait dans » tous ses mouvemens de la gaucherie et de la » grâce tout-à-la-fois. Elle avait l'esprit très- » naturel et très-agréable ; la gaieté, l'étourderie » et la naïveté s'y mariaient heureusement : elle » abondait en saillies charmantes, qu'elle ne re- » cherchait point, et qui partaient quelquefois

» malgré elle. Elle avait plusieurs talens agréa-
» bles, jouait du clavecin, dansait bien, faisait
» d'assez jolis vers Pour son caractère, il était
» angélique ; la douceur d'ame en faisait le
» fonds ; mais, hors la prudence et la force, il
» rassemblait toutes les vertus ; etc. »

M.me d'Houdetot avait pour amant M. de Saint-Lambert, ami de Rousseau. Saint-Lambert, qui était alors en garnison à Mahon, lui avait recommandé en son absence d'aller voir son ami.

» Elle vint, continue Rousseau ; je la vis.
» J'étais ivre d'amour sans objet ; cette ivresse
» fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle ;
» je vis ma Julie en M.me d'Houdetot, et bientôt
» je ne vis plus que M.me d'Houdetot elle-même,
» mais revêtue de toutes les perfections dont je
» venais d'orner l'idole de mon cœur. Pour
» m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en
» amante passionnée. Force contagieuse de l'a-
» mour ! en l'écoutant, en me sentant auprès
» d'elle, j'étais saisi d'un frémissement déli-
» cieux, que je n'avais éprouvé jamais auprès de
» personne. Elle parlait, et je me sentais ému ;
» je croyais ne faire que m'intéresser à ses sen-
» timens, quand j'en prenais de semblables; j'ava-
» lais à longs traits la coupe empoisonnée, dont
» je ne sentais encore que la douceur. Enfin, sans
» que je m'en aperçusse, et sans qu'elle s'en
» aperçût, elle m'inspira pour elle-même tout

» ce qu'elle exprimait pour son amant. Hélas !
» ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler
» d'une passion non moins vive que malheu-
» reuse, pour une femme dont le cœur était plein
» d'un autre amour» ! (Conf. tom. 3. p. 216
et 220.)

Malgré la violence de la passion de Jean-Jacques, et quoique M.[me] d'Houdetot, qui le voyait souvent, n'y fût pas insensible, elle resta fidelle à son amant, quoiqu'absent, et même dans une circonstance où plus d'une jolie femme aurait succombé. Ecoutez, Sophie, ce fait rapporté par Rousseau :

» Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à
» Eaubonne (1); dans mes fréquens voyages,
» il m'est arrivé quelquefois d'y coucher. Un
» soir, après avoir soupé tête à tête, nous al-
» lâmes nous promener au jardin par un très-
» beau clair de lune. Au fond de ce jardin était
» un assez grand taillis, par où nous fûmes cher-
» cher un joli bosquet, orné d'une cascade dont
» je lui avais donné l'idée, et qu'elle avait fait
» exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de
» jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis

---

(1) M.[me] d'Houdetot, quoiqu'ayant son château à Sanois, village peu éloigné de l'Hermitage, avait loué une jolie maison à Eaubonne, qu'elle occupait, au milieu de la vallée de Montmorency.

» auprès d'elle sur un banc de gazon, sous un
» acacia tout chargé de fleurs, je trouvai pour
» rendre les mouvemens de mon cœur un lan-
» gage vraiment digne d'eux. Ce fut la première
» et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime,
» si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour
» le plus tendre et le plus ardent peut porter d'ai-
» mable et de séduisant dans un cœur d'homme.
» Que d'enivrantes larmes je versai sur ses ge-
» noux! que je lui en fis verser malgré elle!
» Enfin, dans un transport involontaire, elle s'é-
» cria : Non, jamais homme ne fut si aimable,
» et jamais amant n'aima comme vous! Mais
» votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon
» cœur ne saurait aimer deux fois. Je me tus en
» soupirant; je l'embrassai. Quel embrassement!
» mais ce fut tout. Il y avait six mois qu'elle vi-
» vait seule, c'est-à-dire, loin de son amant et
» de son mari; il y en avait trois que je la voyais
» presque tous les jours, et toujours l'amour
» en tiers entre elle et moi. Nous avions soupé
» tête à tête, nous étions seuls dans un bosquet,
» au clair de la lune; et après deux heures de
» l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle
» sortit, au milieu de la nuit, de ce bosquet et
» des bras de son ami, aussi pure de corps et de
» cœur qu'elle y était entrée». (Conf. tom. 3.
l. 9. p. 231.)

Dans une visite que j'ai faite à Grétry, et en

parlant avec lui de Rousseau, et de M.me d'Houdetot qui inspira un aussi tendre amour, j'ai appris qu'elle vivait encore, et qu'elle habitait alors son château à Sanois, à une lieue et demie de Montmorency, où elle passe ordinairement toute la belle saison : on dit qu'elle a soixante-dix-huit ans. Je me propose de lui faire demander la permission de recevoir ma visite, et je vous rendrai compte, Sophie, de cette entrevue.

J'ai trouvé dans Grétry, non-seulement ce compositeur si célèbre par sa musique, mais un littérateur de mérite. Il m'a parlé de plusieurs hommes de lettres qu'il a connus, entr'autres de Voltaire, qu'il vit peu de temps avant la mort de cet écrivain, à un voyage que Grétry faisait en Suisse. Le vieillard de Ferney l'accueillit, et présagea les grands succès de Grétry alors très-jeune. Tout annonce dans les discours et dans la physionomie de ce compositeur une extrême sensibilité : de-là vient le charme inexprimable de sa musique. Je ne connais point de compositions, excepté un seul morceau du Devin du village (1), qui ait plus de grâce et de sentiment : c'est la musique de l'ame, elle sera de tous les temps.

Adieu, aimable Sophie, je vous envoie cette lettre par un messager de Montmorency.

---

(1) On sait que la musique et les paroles du Devin du village sont de Jean-Jacques Rousseau.

En écrivant sur son adresse :
A l'art de plaire, à la beauté,
Qui joint à la délicatesse,
Et l'esprit et l'urbanité ;
A la femme aimable et jolie,
On ne peut la remettre à d'autre qu'à Sophie.

LETTRE TROISIÈME.

De Montmorency, le 8 Juin.

Oui, Sophie, j'ai vu cette femme aimable qui fut un exemple d'amour et de fidélité; j'ai vu M.me d'Houdetot ; je lui ai fait demander la permission de lui présenter mes hommages, je reçus d'elle un billet plein de politesse ; et le lendemain je suis allé lui faire ma cour. L'esprit et les manières de M.me d'Houdetot m'ont enchanté; chez elle la vieillesse ne s'est fait sentir que sur son visage, qui conserve cependant encore une aimable expression ; elle n'a point d'infirmités, seulement sa vue s'est un peu affaiblie ; mais son esprit est toujours très-naturel et très-agréable. Au portrait fidèle que Jean-Jacques a tracé de sa figure, j'aurais reconnu M.me d'Houdetot, qui lors de ma visite se promenait dans son parc avec plusieurs personnes, parmi lesquelles je rencontrai M. de S**, propriétaire d'un beau château à Epinay : c'est un italien très-riche, un amateur des beaux arts, qui fait travailler les artistes, et paie très-généreusement leurs ouvrages. On re-

marque, à chaque année d'exposition au Muséum, des tableaux de sa commande.

Mme d'Houdetot quitta un instant sa société, pour me faire voir les agrémens de son parc, qui est distribué avec beaucoup de goût. Ayant jugé à ma conversation que j'étais charmé des sites de ce pays, elle me conduisit dans un plant qui est au bout de son parc, et d'où l'on découvre une vue charmante. En revenant, je remarquai dans un des bosquets du parc les bustes de Rousseau et de Saint-Lambert. *Ce sont des amis*, me dit-elle, *dont je conserve le souvenir*. J'aurais bien voulu l'entendre parler de Jean-Jacques, je profitai même de cette rencontre pour lui en présenter l'occasion; mais sa compagnie venait au devant de nous, et il fallut parler d'autre chose. Ma visite fut assez longue. En retournant au salon, il fut question de littérature; Mme d'Houdetot en parle et en juge avec beaucoup de connaissance et de discernement.

On rencontre bien rarement de ces femmes âgées qui, comme Mme d'Houdetot, ayant longtemps vécu dans la société la plus polie et la plus spirituelle de la capitale, s'y font encore remarquer par l'élégance de leurs manières et par les charmes de leur conversation.

Je pris enfin congé de cette dame, et me promis, d'après son invitation, de réitérer ma visite.

En quittant Sanois, je revins par Saint-Gratien, lieu de retraite de l'illustre Catinat, où il mourut

en 1712 : de-là je suivis le chemin d'Andilly, qui est à une lieue de Montmorency.

Andilly me rappela le fameux Arnauld qui en avait été seigneur, et qui fut un des plus grands écrivains du Port-Royal et le traducteur de Joseph ; mais il fut d'ailleurs célèbre dans le Jansénisme par ses disputes et ses disgraces, que son fils, le marquis de Pompone, ministre d'Etat, ne put empêcher.

D'Andilly, en retournant à Montmorency, je passai par un village où tout annonçait la gaieté : c'était la fête du lieu. Je m'amusai à voir des villageois qui dansaient sous l'ombrage de gros chataigniers ; de jolies dames et de petits-maîtres de Paris et des châteaux voisins de Montmorency formaient un cercle et une danse à part, et faisaient l'éclat de cette fête champêtre. J'aime ces plaisirs de campagne, et en parcourant la nombreuse assemblée j'observais tour à tour :

Là trois ménétriers, montés sur des tréteaux,
D'un air grave et pleins d'assurance,
Raclant tous trois la contredanse,
Et se croyant des Viotti nouveaux :
Au bruit d'un dur archet que j'aime cette danse
Des bons et joyeux villageois !
Plus loin l'on distingue à-la-fois
Le marchand de chansons nouvelles,
Répétant sur son violon
Certaine plaisante chanson,
Qui fait rire les jouvencelles ;
Et, sous ces antiques ormeaux,

Cette multitude assemblée,
Ecoutant en silence, et toute émerveillée,
Cet adroit charlatan, qui guérit de tous maux.
Une femme sur-tout attire
Avec sa roue et ses rubans;
Chacun la regarde et l'admire:
« Accourez donc, petits et grands,
» Venez, dit-elle, à la bonne aventure:
» Oui, je dis le passé, le présent, l'avenir ».
Savoir son horoscope est souvent un désir,
Et chacun par un tube écoute son augure:
Notre antique Sybille à cet adolescent
Annonce des amours; je vois sur son visage
Le souris du contentement.
Vient à son tour la perle du village,
C'est Eglé, jeune, belle et sage;
Son front est coloré d'une aimable rougeur;
On lui prédit l'époux qui doit fixer son cœur.
Mais voyez ce barbon, sa figure décèle
Le dépit et l'étonnement;
C'est un mari dupé, qui croyait bonnement
Que son épouse était fidèle.

Ces petits spectacles m'amusaient beaucoup; mais la nuit commençait à déployer ses voiles, et je regagnai Montmorency. A mon arrivée, Sophie,

J'eus un autre plaisir et plus tendre et plus doux,
Ce fut de vous écrire et de penser à vous (1).

Demain je quitterai Montmorency, pour continuer mon voyage à Chantilly, d'où je vous écrirai.

(1) Ces deux vers sont de Dumoustier, lettres à Emilie.

LETTRE QUATRIÈME.

De Chantilly, le, etc.

L'AURORE commençait à faire place au char brillant du soleil, lorsqu'en m'éveillant je pensai à partir pour Chantilly : j'étais encore tout charmé d'un songe qui venait de séduire mon imagination, et je me plaignais, Sophie, que ce ne fût qu'une douce illusion, qu'un de ces rêves enchanteurs qu'on regrette au réveil de s'être trop tôt évanoui.

Je rêvais que tous deux dans ce doux Hermitage,
L'amour nous avait réunis ;
Dans ces lieux, par vous embellis,
Contens, nos jours coulaient, sans trouble et sans nuage,
Eloignés des tristes humains :
Bientôt un monument élevé par nos mains,
De notre amour à Rousseau fit hommage :
Oui, vous m'aimiez alors : ah ! quels momens heureux
Je passais auprès de Sophie !
Dans nos transports vous me nommiez Saint-Preux,
Et vous étiez pour moi Julie.

O aimable Dieu des songes, pourquoi ne fais-tu pas durer plus long-temps d'aussi charmantes illusions ?

J'aurais quitté Montmorency avec regret, si la maisonnette que j'y avais louée ne m'eût fourni l'occasion de revenir souvent dans ces campagnes délicieuses.

En descendant la vallée de Montmorency, j'admirais encore ce pays si riche et si varié, et je me plaisais à entendre les chants de mille oiseaux, qui semblaient célébrer le retour du dieu de la lumière, et annoncer une belle journée au matinal agriculteur.

Je pris à Saint-Denis la diligence de Chantilly, pour suivre mon itinéraire à Ermenonville.

Parmi les personnes qui composaient notre voiture, on distinguait :

Gentille demoiselle, à l'œil vif et fripon,
Minaudant, se donnant des grâces,
Prétendant à l'esprit, à la mode, au grand ton :
Un gros Anglais, tenant lui seul au moins deux places,
Se remarquait sur-tout ; c'était un important,
Gauche, singulier personnage,
Qui voulait faire le galant ;
Mais original complaisant,
Fait pour divertir en voyage.

La jolie personne était la nièce d'une vieille dame qui faisait aussi partie de notre voiture : c'était Psyché auprès de Proserpine.

Sur la route de Saint-Denis à Chantilly, la campagne offre beaucoup de positions pittoresques. Ces beautés de la nature furent un sujet de conversation avec notre gros milord ; je lui demandais

quelquefois son avis sur plusieurs sites agréables qui sont aux environs de Luzarches, mais son imagination épaisse en goûtait peu le charme. C'était une espèce assez curieuse de galant, de philosophe et de politique.

Enfin notre voiture arrive à Chantilly; nos voyageurs continuent leur route, et moi je les quitte. Adieu le gros milord, la tante *Aurore*, et sa charmante nièce, dont cependant les manières empruntées ne me plaisaient pas.

Avec mine fraîche et jolie,
Je n'aime pas cet air et ce ton affecté;
Cela sied mal à la beauté;
Le naturel toujours à la grâce s'allie.

Je descendis à Chantilly à une hôtellerie d'assez bonne apparence, où l'on me servit un vrai dîner de poëte.

Si du chantre fameux de la Gastronomie
J'avais le talent, le génie,
Je vous décrirais ce dîner;
Mais Berchoux et la Reynière (1),
Auteurs gourmands de bonne chère,
Seuls peuvent dignement chanter,
Et l'art de la cuisine et l'art de bien manger;
Sachez qu'un dîner simple, et sans cérémonie,
Est, selon ces messieurs, un trait de perfidie (2).

---

(1) Le premier est auteur de la Gastronomie, et l'autre de l'Almanach des gourmands.

(2) Berchoux a dit dans sa Gastronomie :

Souvenez-vous toujours dans le cours de la vie;
Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

La nature semble avoir réuni toutes ses merveilles pour faire de Chantilly l'endroit le plus riant et le plus enchanteur. Que ce séjour rappelle de grands souvenirs ! C'est ici que Condé, après avoir vaincu, venait, au sein de la nature et des plaisirs, se délasser des fureurs de la guerre ; c'est ici que Louis XIV venait visiter ce héros, digne d'être son ami, et l'appui de sa couronne : et la belle Ninon vint aussi quelquefois dans ces lieux recevoir les hommages du vainqueur de Rocroy (1).

De Condé Chantilly fut le digne séjour :
L'art voulut avec la nature
S'unir exprès pour l'orner tour-à-tour :
J'aime ses bois, ses eaux, ses tapis de verdure,
Et sur-tout ses coteaux charmans ;
Mais de ses nobles monumens
J'admire encor l'architecture.

Je dis *encore*, Sophie, car ces beaux décors de la magnifique habitation des Condés ont été détruits ou mutilés pendant la révolution : cependant les agens destructeurs de Robespierre et de Marat semblent avoir respecté une partie de ces grands édifices ; mais il n'existe plus qu'une aile du château du prince de Condé. Le château d'En-

(1) On sait que le grand Condé fut l'amant de Ninon ; il la considérait au point que, lorsqu'il la rencontrait, il faisait arrêter son carrosse, et l'allait saluer à la portière du sien.

guien, qui est en face, a peu souffert des orages révolutionnaires; l'un et l'autre sont assis dans les eaux, et accessibles par de larges ponts : les écuries, qui passent pour les plus belles d'Europe, offrent encore de quoi étonner le voyageur qui vient visiter cet endroit.

L'intérieur de ces écuries est d'une distribution brillante. On y voit plusieurs auges et abreuvoirs en marbre, bien travaillés; mais l'extérieur, par ses décors et son architecture, annonce plutôt un superbe château que des écuries. A chacune des extrémités est un pavillon avec trois arcades : on admire au haut de la porte des remises, la sculture d'un sanglier au sortir du fort, poursuivi par des chiens; et aux deux côtés, Diane tenant une biche, et Cyparis couronnant un cerf.

Le haut de la grande porte des écuries est d'une beauté encore plus remarquable : elle est ornée de pilastres et de corniches, et présente les bas-reliefs les plus parfaits de trois superbes chevaux attelés à un char.

En face de ces écuries, on aime à voir cette belle plaine de verdure qui s'étend à une distance considérable.

Les jardins si beaux et si vantés, qui faisaient les charmes de cette brillante habitation, ont été détruits en 1792.

Chantilly n'est plus l'asile de la magnificence, mais l'industrie y a établi des manufactures; une

de faïence, et une autre pour laminer et façonner le cuivre. On y fabrique aussi des blondes et des dentelles, qui rivalisent avec les plus belles d'Angleterre.

Sur cette nappe d'eau qui environnait ces superbes châteaux, je vis plusieurs petites îles, dont quelques-unes étaient encore agréablement plantées : je remarquai sur-tout cette île autrefois charmante, qu'on nommait l'île d'Amour ; mais la déesse de la beauté et le dieu des plaisirs, qui y avaient chacun un temple, les ont abandonnés.

Car l'aimable enfant de Cythère,
Chérit la paix, la grâce et la douceur ;
Et voyant dans ces lieux l'homme dévastateur,
Tremblant, il s'est enfui bien vîte avec sa mère.

Mais, Sophie,

Si dans cet île enchanteresse,
Vous vouliez aborder un jour,
On vous prendrait pour la mère d'Amour ;
De Vénus on viendrait célébrer le retour,
Et moi j'adorerais la nouvelle déesse.

J'éprouvais un vif sentiment de tristesse en considérant ces ruines qui ne laissent plus que des souvenirs et des regrets. Pourquoi, me disais-je, ces chefs-d'œuvres des beaux arts et du goût n'ont-ils pas été épargnés ? O barbarie ! ô temps affreux qu'il faudrait oublier, mais qui laissera de tristes pages dans notre histoire !

L'esprit occupé de ces pénibles idées, je quittai ce lieu jadis si fameux par la pompe et l'élégance,

et par les héros qui l'habitèrent ; je dirigeai mes pas vers l'immense forêt de Chantilly, qui est tout près le château d'Enguien.

La forêt appartient à la mélancolie :
Là, l'être infortuné rêve avec sa douleur ;
L'amant de son amante y pleure la rigueur,
Ou vient conter sa peine à sa fidelle amie.

Je fus bientôt retiré de ma rêverie par une voix de femme que j'entendis se plaindre en sanglottant. J'approche, et je vois une femme fort âgée et mal vêtue, assise au pied d'un arbre, en gardant une chèvre. Sa tête était penchée avec l'expression d'une morne douleur, et elle versait des larmes. Ému par un sentiment de pitié, je voulus connaître la cause de son affliction. D'où vient que vous pleurez, bonne mère ? lui dis-je en m'approchant. Elle eut un air de surprise et de crainte ; ses sanglots redoublèrent. Ah mon fils, mon pauvre fils ! s'écria-t-elle avec un accent déchirant. Cette malheureuse femme finit par me dire qu'elle venait d'apprendre la mort de son fils, qui était militaire, et qui la faisait vivre en lui envoyant la presque totalité de sa solde. Elle m'ajouta qu'elle était veuve sans autres enfans que ce bon fils. Elle avait pour tout bien une chèvre et une cabane dans la forêt. Cette cabane avait même autrefois servi de retire aux gardes-chasse du grand Condé : ainsi, ce faible débris de l'opulence était encore utile au malheur ! Je fis

ce que je pus pour ranimer son cœur abattu ; je promis même de m'intéresser, autant qu'il était en moi, pour lui faire avoir une pension de l'État, et je lui remis en la quittant quelques faibles secours.

Ce trait de piété filiale de la part d'un simple militaire sans aucune fortune, qui consacrait sa solde aux besoins de sa mère, et la douleur de cette infortunée m'avaient profondement ému : oh non, me disais-je, je ne crois pas au système des compensations humaines, il est des êtres trop malheureux.

Vous m'avez dit souvent, Sophie, que la bienfaisance est la première des vertus, et qu'elle procure la plus douce jouissance ; mais votre belle ame veut encore qu'un acte d'humanité soit fait en secret ; et dans ce cas,

Peut-être aurais-je dû taire cette aventure ;
Mais votre ame sensible et pure,
En la lisant sentira la pitié :
Hélas ! ce sentiment est si doux dans la vie,
Que j'aurais fait un vol à l'amitié,
En la laissant ignorer à Sophie.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

LETTRE
CINQUIÈME.

D'Ermenonville, le 14 juin.

NE vous impatientez pas, Sophie, je vous parlerai bientôt d'Ermenonville et de l'île des Peupliers ; mais il faut pardonner les épisodes, les descriptions, et ce qu'on appelle les nœuds de l'action (1) aux poëtes, aux romanciers et aux faiseurs de petits voyages ; cela sauve l'ennui de l'uniformité : et puis vous savez qu'un peu d'attente, ou quelques obstacles adroitement ménagés, rendent le plaisir plus piquant : eh bien ! il en est de même en littérature.

Et c'est pourquoi Melpomène et Thalie
Veulent que par un nœud ménagé sagement,
On nous conduise au dénouement.
De-là cet intérêt puissant
Dans Zaïre, dans Phèdre et dans Iphigénie.

(1) On appelle en littérature nœud de l'action, tout ce qui sert d'obstacle au dénouement, ou les incidens qui le retardent : les nœuds de l'action appartiennent particulièrement à l'art dramatique et au roman.

Et d'où vient donc que tel roman
Et nous fatigue et nous ennuie ?
C'est que souvent l'auteur oublie
Cet art qui doit former son plan ;
Mais sur-tout dans les vers, la fiction chérie
Sait plaire au dieu de l'harmonie.
Est-il un poëme charmant,
Sans l'orner d'épisode et de mythologie ?
Pourquoi moins belle que jolie,
Cette esclave adroite, étourdie,
Enflamma le grand Soliman ?
C'est qu'avec sa coquetterie,
Elle sut au bonheur le mener lentement.

Maintenant revenons à mon voyage. Je vous dirai, pour parler le langage de la mythologie, que le blond Phébus était à son lever lorsque je quittai Chantilly pour suivre la route de Senlis, qui est à trois lieues d'Ermenonville et de Chantilly. Je me ressouviendrai toujours de l'espèce de ravissement que j'éprouvai pendant ces trois lieues que je fis à pied, au lever du soleil, et dans la plus belle saison.

Je cotoyai l'immense forêt de Chantilly. Le ciel était sans nuage ; on voyait seulement à l'orient cette masse lumineuse : l'air était pur ; on respirait la douce odeur qu'exhalent au matin les végétaux ; on entendait le bourdonnement de quelques insectes qui essayaient leurs ailes légères ; les oiseaux chantaient leurs amours, et la tourterelle sur son nid roucoulait de tendresse et de plaisir.

J'arrivai bientôt à Senlis. C'est une petite ville fort ancienne et assez mal bâtie. Je passai la journée à remarquer ses remparts, ses portes et ses murs épais, qui annoncent que cette ville eut autrefois des siéges à soutenir : l'on voit même, à peu de distance de Senlis, les débris d'un monument élevé en mémoire d'une victoire anciennement remportée.

Le lendemain je repartis pour Ermenonville. J'avais à traverser une grande forêt, et je fus obligé de prendre un guide, à cause de la difficulté du chemin; mais mon conducteur, qui m'avait assuré être très-habitué à ces routes, prouva qu'il ne l'était guères, et nous nous égarâmes. Comment faire dans une forêt où l'on est égaré? en continuant sa marche, souvent on s'égare davantage. Fort impatienté contre mon maudit guide, je m'assieds donc au pied d'un arbre, et là j'attends quelque passant qui veuille bien m'indiquer le chemin d'Ermenonville.

Avec l'Amour et son amie,
Parfois dans les forêts on aime à s'égarer;
Mais avec mon cher guide, oh je puis assurer
Que je ne veux plus être égaré de ma vie.

Enfin j'entendis le bruit d'un fouet : c'était un honnête meunier qui allait à Ermenonville. Nous l'escortons, et bientôt nous arrivons à ce petit village.

Ermenonville est situé sur les bords rians de

la Nonette, qui traverse ce hameau. On y arrive par une pente douce, et sur un sable mouvant. D'un côté est un désert; de l'autre est un pont qui conduit au château. Cette habitation, qui est ici la seule remarquable, appartient à M. de Girardin.

C'est dans ces lieux silencieux, où la nature est à-la-fois agréable et sauvage, que Henri IV vint chercher le bonheur auprès de Gabrielle d'Estrée. Voltaire, en peignant cette beauté, s'exprime ainsi dans sa Henriade:

» Dans le fond d'un château tranquille et solitaire,
» Loin du bruit des combats, elle attendait son père,
» Qui fidèle à ses rois, vieilli dans les hasards,
» Avait du grand Henri suivi les étendards:
» D'Estrée était son nom; la main de la nature
» De ses aimables dons la combla sans mesure.

Arrivé à Ermenonville, je descendis à une auberge qui portait pour enseigne, *à l'image de Jean-Jacques Rousseau*. Le nom et l'image de ce philosophe m'attirèrent à cette hôtellerie : on y est fort bien d'ailleurs; et je puis dire aux amis de Jean-Jacques, qui viennent visiter ces lieux:

Vous qui venez voir le tombeau
De l'immortel auteur d'Emile,
Descendez dans Ermenonville,
A l'image du bon Rousseau.

En face de mon hôtellerie, on lisait cette ins-

cription, au haut de la porte d'une chaumière :

« L'empereur Joseph II a dîné dans cette mai-
» son, le 24 mai 1777. »

Et à la maison d'à côté :

« Gustave III, roi de Suède, a dîné dans cette
» maison, le mardi 24 juillet 1784. »

Ces inscriptions me firent plaisir. Des souverains, me disai-je, sont venus dans ces lieux rendre hommage au génie et à l'éloquence du plus sensible des hommes, en portant quelques fleurs sur le monument qui renferme sa cendre.

Bientôt je fus visiter le parc et l'île des Peupliers, qui par sa célébrité attire ici une foule d'étrangers. J'étais guidé par le concierge, vieux militaire réformé, qui avait fait plusieurs campagnes sous M. de Girardin.

A l'entrée du parc, je lus ces vers :

« Le jardin, le bon ton, l'usage
» Peut être anglais, français, chinois ;
» Mais les eaux, les prés et les bois,
» La nature et le paysage
» Sont de tous temps, de tous pays ;
» C'est pourquoi dans ce lieu sauvage
» Tous les hommes seront amis,
» Et tous les langages admis. »

On arrive, par un sentier tournant, à une grotte creusée dans un rocher, au travers duquel l'eau tombe en formant diverses cascades ; là, on lit cette inscription :

« Nous fées et gentilles driades,
» Etablissons ici notre séjour;
» Nous nous plaisons au bruit de ces cascades;
» Mais nul mortel ne nous voit en plein jour:
» C'est seulement lorsque Diane amoureuse
» Vient se mirer au cristal de ces eaux,
» Qu'un tendre poete a cru, dans une verve heureuse,
» Entrevoir nos attraits à travers les roseaux.
» O vous, qui visitez ces champêtres prairies,
» Si vous voulez jouir du destin le plus doux,
» N'ayez jamais que douces fantaisies,
» Et que vos cœurs soient simples comme nous.
» Lors, bien venus dans nos rians bocages,
» Puisse l'Amour vous combler de faveurs!
» Mais maudits soient les insensibles cœurs
» De ceux qui briseraient, dans leurs humeurs sauvages,
» Nos tendres arbrisseaux et nos gentilles fleurs! »

Ces cascades forment différens ruisseaux qui se perdent dans le parc. Ici la terre est émaillée de verdure et de fleurs; on marche sous des berceaux qui offrent le plus doux ombrage; on n'entend que le murmure de l'onde et le chant des oiseaux: on éprouve un charme involontaire; on s'arrête, on lit ces vers pleins de douceur:

« Coule, gentil ruisseau, sous cet épais feuillage;
» Ton bruit charme les sens, il attendrit le cœur.
» Coule, gentil ruisseau; car ton cours est l'image
» De celui d'un beau jour passé dans le bonheur. »

En avançant dans le parc, on remarque le temple

de la philosophie. Ce temple est placé sur un site élevé ; il est bâti en forme circulaire. Au-dessus de la porte est écrit :

. . . . *rerum cognoscere causas* (1).

On lit ces noms et ces pensées caractéristiques sur les colonnes qui entourent ce temple :

1.re Colonne. NEWTON, *lucem* (la lumière).
2.e . . . . . . DESCARTES, *nil in rebus inane* (rien d'inutile dans la nature).
3.e . . . . . . VOLTAIRE, *ridiculum* (le ridicule).
4.e . . . . . . PENN, *humanitatem* (l'humanité).
5.e . . . . . . MONTESQUIEU, *justitiam* (la justice).
6.e . . . . . . ROUSSEAU, *naturam* (la nature).

On se demande, au premier aperçu : pourquoi ce temple est-il resté imparfait ? Mais l'inscription suivante, qu'on voit dans l'intérieur, fait connaître le sens de cette allégorie :

Hoc templum inchoatum
Philosophiæ nondùm perfectæ
Michaeli Montaigne
qui omnia dixit,
sacrum esto (2).

---

(1) Connaître le principe des choses.

(2) Que ce temple imparfait de la philosophie, qui n'est pas encore arrivée à son plus haut degré, soit consacré à Michel Montaigne, qui a tout dit.

Sur le chapiteau d'une colonne qui est couchée au pied du temple, on a gravé ces mots :

Quis hoc perficiet (1).

Assez près de-là est un petit rocher ; on lit à côté, sur l'une des pierres : *Joseph II s'y est reposé.*

Plus loin on trouve cette inscription :

Scriptorum chorus omnis
amat nemus, et fugit urbes (2).

En continuant sa marche, on arrive au désert par un chemin montueux. Ici la nature est aride et sauvage, et présente une chaîne de rochers.

On aperçoit une hutte sur la porte de laquelle est écrit : *Charbonnier est maître chez lui.*

Cette pensée rappelle l'aventure de François I.er, qui s'étant égaré à la chasse, et surpris par la nuit, au milieu de l'hiver, fut obligé de demander retraite dans la cabane d'un charbonnier. Celui-ci revenant tout mouillé de son travail, et ne connaissant point ce nouvel hôte, prit au coin du feu la seule chaise de la maison, sur laquelle le roi était assis, en disant : *Charbonnier est maître chez lui.*

On remarque dans ce désert un rocher très-

---

(1) Qui le finira ?

(2) Les écrivains aiment les bois, et fuient le tumulte des villes.

escarpé ; dans l'intérieur est une grotte dont le haut est couvert en chaume ; il y a une cheminée, et un siége garni de mousse : c'était la grotte de Jean-Jacques, où il faisait son lieu d'étude et de méditation. C'est ici qu'il se plaisait à admirer la nature, qui inspire à l'ame contemplative des idées douces et heureuses.

Du haut de ce rocher la vuè se promène au loin dans la campagne, et suit les replis onduleux du lac qui baigne les pieds du rocher, et traverse le parc en formant beaucoup de petites îles, qui sont plantées d'arbres de différentes espèces. De là on aperçoit l'île des Peupliers.

Je lus sur quelques pierres voisines du rocher, plusieurs pensées de Rousseau; entre autres, celle-ci :

« C'est sur la cime des plus hautes montagnes » que l'homme sensible se plaît à contempler la » nature ; c'est-là que, tête à tête avec elle, il » en reçoit des inspirations toutes-puissantes qui » élèvent l'ame au-dessus de la région des erreurs » et des préjugés ».

Sur une autre pierre on voyait cette inscription :

« Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas » besoin de mettre les bras d'un autre au bout » des siens pour faire sa volonté ».

En avançant dans le désert on me fit remarquer un endroit où un jeune homme était venu terminer son existence par le suicide. On trouva sur lui une

lettre adressée à M. de Girardin, par laquelle il le priait de lui donner la sépulture dans son parc. On me dit que le lendemain de cet événement, une jolie femme était venue à Ermenonville prendre des informations sur la triste fin de ce jeune homme, et paraissant extrêmement affligée, elle lui coupa une tresse de cheveux. On n'a pu savoir les noms ni de l'un ni de l'autre. M. de Girardin a fait inhumer dans son parc ce malheureux jeune homme.

Sans doute du dieu de Cythère,
L'infortuné ressentit les rigueurs.
O vous, qui possédez mille moyens de plaire,
Sophie, épargnez-nous de semblables malheurs.

Adieu, très-aimable amie; je livre cette anecdote à vos réflexions, pour vous apprendre à ne point désespérer ceux qui vous aiment.

LETTRE
SIXIÈME.

D'Ermenonville, le lendemain.

MA lettre d'hier ne partira que demain : j'y joins celle-ci ; et vous aurez par le même ordinaire une relation complète d'Ermenonville.

Nous allons, Sophie, visiter d'abord l'île des Peupliers, et puis, en quittant ce lieu de tristesse, nous irons promener dans l'endroit charmant de ce parc, qu'on appelle le bocage ; et nous trouverons ainsi dans ces bois délicieux, dans ces riantes prairies, l'Élisée au sortir de l'asile du tombeau. Mais à propos de l'Élisée, je me suis dit souvent :

Ah ! pourquoi dans ce doux séjour,
Qu'inventa la mythologie,
Ne pas avoir placé l'Amour ?
On goûte en ces beaux lieux l'aimable rêverie :
On chérit et ces bois, et ces ombrages frais,
Et ce fleuve fameux, où l'on boit, à longs traits,
L'oubli des maux d'une autre vie ;
Mais là que faire, je vous prie,
Sans amour pour femme jolie ?
Dans les jardins, dans les palais,
Le cœur s'ennuie,
Sans une amie.

J'arrive près d'une île plantée de peupliers ; une émotion involontaire, un sentiment religieux s'emparent de moi. C'est-là, me dit mon conducteur, qu'est le tombeau de M. Rousseau. Nous approchons, et une barque nous fit aborder à cette île de la mort. Cependant la tombe n'inspire point ici de sévères et lugubres pensées ; ces beaux peupliers, ce simple monument, cette douce verdure dont l'île est tapissée, cette onde paisible qui l'entoure, font de ce lieu l'asile de la mélancolie et du recueillement. On y pleure malgré soi, mais ces larmes ont des charmes. C'est donc ici que repose la cendre froide de l'homme le plus sensible, de cet écrivain qui peignit si bien l'amour et la nature ; de ce philosophe occupé sans cesse du bonheur de l'humanité, et qui apprit aux mères à remplir le plus saint des devoirs ; de cet homme de génie, admirable par son éloquence, admirable même dans ses paradoxes, et dont les fréquens chagrins font honneur à son cœur ; mais dont l'exil et les vexations qu'il éprouva font la honte de ses contemporains (1).

La forme de son tombeau est simple ; sur l'un des côtés on lit cette inscription :

« Ici repose l'homme de la nature et de la vé-
» rité ».

(1) L'Emile fut lacéré et brûlé par les mains du bourreau, et l'auteur se vit obligé de se réfugier en Suisse.

Sur l'autre côté est représenté en bas relief une mère lisant l'Emile, et allaitant son enfant; au haut de ce bas relief on voit une couronne au milieu de laquelle est cette devise :

Vitam impendere vero (1).

Sur le plomb, à l'une des extrémités, on lit :

Hic jacent ossa J. J. Rousseau (2).

Racontez-moi, je vous prie, dis-je au vieux concierge qui me conduisait dans le parc, quelles étaient les occupations de Rousseau pendant qu'il habita Ermenonville, et quels furent ses derniers momens ?

Il me sera facile de vous instruire avec exactitude, me répondit ce brave homme, dont les cheveux blancs et l'air honnête me donnaient confiance en ces récits. C'était moi qui étais le plus voisin de l'aile du château habitée par M. Jean-Jacques, et je lui offrais chaque jour mes petits services. Le vieux soldat s'appuya sur le tombeau, je m'assis sur une pierre qui était en face, et il parla en ces termes :

« M. Rousseau et sa femme furent engagés par » M. de Girardin à venir demeurer à Ermenon- » ville. Il n'y avait pas long-temps, je crois, que

(1) Consacrer sa vie à la vérité. (Epigraphe de Rousseau dans plusieurs de ses ouvrages.)

(2) Ici reposent les cendres de J. J. Rousseau.

M.

» M. Rousseau arrivait de la Suisse. Il parlait
» toujours avec bonté à nous et à tous les gens du
» village. Il faisait souvent des aumônes, et disait
» qu'il voudrait être plus riche pour donner da-
» vantage : mais il ne donnait qu'aux personnes
» âgées; car l'homme qui peut travailler, disait-
» il, doit vivre de ses bras : il répétait souvent
» que c'était l'état le plus heureux. Il se levait de
» grand matin, se promenait dans le parc et y
» ramassait des plantes; il emmenait souvent avec
» lui le fils de M. de Girardin, qu'il aimait beau-
» coup, et auquel il donnait des leçons de bota-
» nique. M. Rousseau passait souvent des jour-
» nées entières dans le parc; et lorsqu'il venait
» à pleuvoir, il se retirait sur le haut du rocher
» dans la grotte que vous avez vue, et qui lui
» plaisait beaucoup : là il écrivait ou il lisait.
» Quelquefois il regardait toute la campagne d'un
» air pensif. Souvent sa femme ou moi lui por-
» tions à déjeûner dans cette grotte : il avait cou-
» tume de prendre pour ce repas du café au lait.

» Il y avait à-peu-près quatre mois qu'il ha-
» bitait le château lorsqu'il mourut. Voici com-
» ment ce malheur arriva :

» M. Rousseau, deux jours auparavant, se plai-
» gnait d'avoir quelques étourdissemens, mais
» cela ne lui empêchait pas de se promener comme
» à l'ordinaire; il paraît qu'il était persuadé qu'il
» mourrait bientôt. Le matin du jour de sa mort

» il fut encore herboriser dans le parc ; en reve-
» nant, après le déjeûner, il dit à sa femme qu'il
» se sentait malade : j'ai besoin d'air, dit-il, ouvre
» la fenêtre ; il se lève et se met à la croisée. M.
» Rousseau dit aussi qu'il éprouvait des élancemens
» sous la plante des pieds ; il se rassied : j'ai
» besoin d'air, dit-il encore, j'étouffe. Sa femme
» voulut avertir M. de Girardin, mais il s'y re-
» fusa. Il se remet à la fenêtre ; et en voulant
» se rasseoir, il se laisse tomber, et mourut
» quelques minutes après. J'accourus comme il
» était expirant. M. de Girardin qui crut que ce
» pouvait être une apoplexie, et que M. Rous-
» seau n'était peut-être pas mort, envoie sur-le-
» champ chercher deux médecins ; mais il est
» certain qu'il n'existait plus. Les médecins ar-
» rivèrent, et dirent aussi que M. Rousseau était
» mort d'apoplexie : cependant M. de Girardin
» désira que ces deux médecins fissent l'ouver-
» ture du corps ; et après l'ouverture, ils persis-
» tèrent à croire qu'il était mort d'apoplexie (1).

(1) Les ennemis de Rousseau publièrent alors qu'il s'était empoisonné ; ce qu'il écrivit en faveur du suicide fortifia cette opinion. Quelques amis de Rousseau ont même partagé ce sentiment. M.me la baronne de Staël, dans ses lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques, paraît fort persuadée qu'il s'est empoisonné ; elle s'appuie de l'avis de je ne sais quel Génevois, se disant confident de ce philosophe. Elle ajoute, pour déterminer son opinion,

» Lors de son arrivée dans ce pays, M. Rous-
» seau, qui avait été charmé de la beauté du parc,
» avait prié M. de Girardin de l'y faire enterrer,
» s'il mourait à Ermenonville. M. de Girardin
» le promit; et le corps, après avoir été embaumé,
» a été déposé dans un cercueil de plomb, et
» placé sous le tombeau que vous voyez. »

Tel fut le récit du vieillard, qui avait souvent vu Jean-Jacques, qui s'était trouvé à ses derniers momens, et qui avait assisté et aidé à l'ouverture et à l'embaumement de son corps.

Je fis mes adieux au tombeau de Rousseau, et quittai cette île avec regret; tant il est vrai que ce qui nourrit l'attendrissement et la mélancolie, a pour le cœur un charme puissant.

De-là je fus promener et dissiper mes mélan-

---

que Rousseau eut sujet de se plaindre de sa femme dans les derniers jours de sa vie. J'ai pris à Ermenonville les renseignemens les plus positifs, qui m'ont appris que Rousseau n'est pas mort de l'effet du poison : seulement il paraît constant que sa femme eut des liaisons avec quelqu'un attaché au service de M. de Girardin, mais ces liaisons n'ont été connues qu'après la mort de Jean-Jacques; et lors même qu'il en eût été instruit, se serait-il donné la mort pour cela, lui qui dit dans ses Confessions en parlant de sa femme : *Du moment que je la vis jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle.* (Conf. tom. 3. p. 156.)

coliques pensées dans la partie de ce parc appelée le Bocage. Ici la nature est riante ; tous les sens sont enchantés ; la tendre Philomèle se plaît dans ces aimables lieux ; on entend sa douce voix, et le murmure de quelques ruisseaux qui serpentent à travers des tapis de verdure. On s'égare sous ces berceaux fleuris, on y respire un parfum délicieux.

Un petit pavillon est élevé dans ce bocage :

Otio et Musis. (Au loisir et aux Muses.)

Assez près de là on voit une grotte et une fontaine où l'eau, fraîche et limpide, bout à différens endroits. Au fond de la grotte je lus ces vers :

« O limpide fontaine ! ô fontaine chérie !
» Puisse la sotte vanité
» Ne jamais approcher de ta rive fleurie !
» Que ton sentier ne soit point fréquenté
» Par aucun tourment de la vie,
» Tels que l'ambition, l'envie,
» L'avarice et la fausseté.
» Un bocage si frais, un séjour si tranquille,
» Aux tendres sentimens doit seul servir d'asile.
» Ces rameaux amoureux entrelacés exprès,
» Aux Muses, aux Amours offrent leur voile épais ;
» Et le cristal d'une onde pure
» A jamais ne doit réfléchir
» Que les grâces de la nature,
» Et les images du plaisir. »

A quelque distance est une pyramide consacrée à Virgile.

Genio P. Virgilii Maronis
Lapis iste cum luco
Sacer esto. (1)

Plus bas sont gravés les noms de Thompson, de Gesner et de plusieurs autres poëtes dans le genre bucolique.

Au bout de ce bocage, on aperçoit une tour, qui est celle de la belle Gabrielle d'Estrée.

A la porte est suspendue l'armure de Dominique Devic, sergent de bataille de Henri IV, qui avait perdu une jambe à la bataille d'Ivry; et qui passant deux jours après l'assassinat du Roi dans la rue de la Féronnerie, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba presque mort sur la place même, et expira le lendemain.

On voit dans l'intérieur de cette tour plusieurs petits appartemens. J'entrai dans le boudoir, où tout rappelle Henri IV et Gabrielle; on y relit avec un nouveau plaisir cette chanson :

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards.....

Ici se termine ma promenade dans ce parc célèbre, que l'art et la nature se sont plu à embellir,

(1) Que cette colonne et cet ombrage soient consacrés au génie de P. M. Virgile.

et qui charme par tant de souvenirs. Je quitte cette tour consacrée à Gabrielle et à son illustre amant.

Recevez mes adieux, ô retraite immortelle!
De l'Amour asile chéri,
Heureux séjour qui nous rappelle,
Et le fameux vainqueur d'Ivry,
Et la charmante Gabrielle.

Adieu douces et tendres rêveries; adieu charme et paix que l'on goûte en ces lieux; adieu tranquille séjour qu'habita Rousseau; je vous quitte, mais je conserverai de vous les plus aimables souvenirs.

Quelle différence entre ce calme des bois, cette sérénité de la nature, et le tumulte et le faste trompeur de la capitale!

ÉPILOGUE.

En voyageant dans ces charmans pays,
J'ai souvent oublié Paris,
Mais mon cœur pensait à Sophie.
Je vais quitter ces lieux, ces bois, cette prairie,
Pour revoir la cité chérie
Des riches et des intrigans,
Et dont le bruit me fatigue et m'ennuie:
Paris me plaît par ses arts, ses talens,
Mais je suis las de ses plaisirs bruyans.
Que j'aimerais une tranquille vie,
Habitant quelquefois un champêtre séjour,

Et près de mon aimable amie,
Au sein des arts et de l'amour !
Chéri de mes voisins, dans mon riant asile,
Souvent aux malheureux je voudrais être utile :
Là je n'aurais que de simples désirs ;
Fuyant l'éclat et ses trop vains plaisirs,
Je jouirais de ceux que donne la nature :
De mon jardin j'aimerais la culture ;
Et par momens, sous un ombrage frais,
Pour ma compagne je ferais
Quelque aimable et douce lecture ;
Le modèle des soins de la maternité,
La couveuse en ma cour aurait une famille ;
D'un bon fermier parfois je marierais la fille :
Sophie, ah quels plaisirs ! quelle félicité !

FIN.

A Madame L**.

Vous lirez ici l'art de plaire,
Art qui vous est si familier,
Art difficile et nécessaire,
Que vous pourriez nous enseigner;
Mais un art qu'on voudrait pouvoir vous inspirer,
Est l'art heureux qu'Ovide appelle l'art d'aimer.

LETTRE
DU
LORD CHESTERFIELD
A SON FILS,
SUR L'ART DE PLAIRE (1).

L'ART de plaire dans le monde est aussi essentiel à posséder que difficile à acquérir : on ne peut guères le réduire en principes ; la raison et l'expérience doivent mieux vous instruire sur ce point que toutes les règles qu'on pourrait vous prescrire (2). Conduisez-vous envers les autres comme vous

(1) Il existe une traduction des lettres du lord Chesterfield ; mais on aimera à retrouver séparément ici cette lettre. On s'est appliqué, en la traduisant, à rendre avec la plus grande exactitude les expressions de l'auteur anglais. On a cru devoir joindre à cette lettre les notes qui l'accompagnent.

(2) Le bon ton de la conversation doit tenir le premier rang dans l'art de plaire. C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau en indique brièvement toutes les règles :

« Le ton de la bonne conversation, dit-il, est coulant et

voudriez qu'on fît à votre égard ; c'est le plus sûr moyen de plaire. Observez avec soin ce qui est agréable dans chaque personne, et sans doute on aimera en vous les mêmes qualités. Si vous êtes satisfait des complaisances et des attentions qu'on met à prévenir vos volontés, vos goûts ou même vos caprices, croyez que ces complaisances et ces attentions plairont aussi de votre part.

Prenez le ton de la société avec laquelle vous vous trouvez, et ne prétendez point le donner. Soyez sérieux, gai et même un peu frivole, si tel est le caractère de cette société; c'est une attention que chaque individu doit à la majorité.

» naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole : il est savant sans » pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, » galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni » des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans » argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y » associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les » saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère ; on » y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à » dire : on n'approfondit point les questions, de peur d'en» nuyer ; on les propose comme en passant ; on les traite » avec rapidité, la précision mène à l'élégance : chacun dit » son avis, et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque » avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément » le sien : on dispute pour s'éclairer ; chacun s'instruit, » chacun s'amuse, tous sont contens ; et le sage même » peut rapporter de ces entretiens, des sujets dignes d'être » médités en silence. »

N'ayez point l'habitude de conter des histoires en compagnie, il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus fatigant (1). Cependant, si vous connaissez une petite historiette qui se rapporte très-bien au sujet de la conversation, racontez-la le plus brièvement qu'il vous sera possible. Dites même alors que vous n'êtes point un conteur d'histoires, mais que la brièveté de celle-ci doit faire exception. Sur-tout bannissez l'égoïsme de votre conversation (2), et n'entretenez jamais les

---

(1) « Parmi ces conteurs d'histoires, il n'y en a point » de si fatigans, dit le docteur Swift, que ces bavards de » sang-froid, qui procèdent avec poids et mesure, commen- » cent par une préface, s'écartent ensuite dans différentes » digressions, vous avertissent de leur rappeler de vous dire » une autre histoire quand ils auront fini la première, » reviennent à leur sujet, ne se souviennent jamais des » noms, se plaignent de leur mémoire, se frappent inuti- » lement le front, et après avoir tenu tout le monde en » suspens, finissent par vous dire, *le nom ne fait rien à la* » *chose*, et continuent. » M. Delille a peint avec beaucoup de vérité et d'esprit les différens genres de conteurs. Souvent ces gens-là exigent qu'on les écoute et même qu'on leur réponde. M.me Géoffrin disait des bavards: « Je m'en » accommode assez, pourvu que ce soient de ces bavards » *tout court*, qui ne veulent que parler, et qui ne deman- » dent pas qu'on leur réponde. »

(2) M. Delille peint ainsi l'égoïste dans son poëme de la Conversation :

« On parle de banquet ? il vous cite sa table ;
» De vin ? le sien est délectable ;

étrangers de vos intérêts ou de vos affaires particulières ; quoiqu'importantes pour vous, elles sont souvent ennuyeuses et fatigantes pour les autres : d'ailleurs, on ne peut tenir ses propres affaires trop secrètes. Quelque mérite que vous croyiez avoir, n'en faites jamais parade dans le monde, et ne cherchez pas, comme font bien des personnes, à donner certaine tournure à la conversation, qui présente le moyen de le faire paraître (1). Si ce mérite est réel, on ne manquera pas de le remarquer, sans que vous le mettiez

---

» D'un beau jardin, ou d'un hôtel charmant ?
» Il vous cite son parc et son ameublement ;
» D'un rhume ? de sa goutte il vous conte l'histoire ;
» D'astronomie ? il grimpe à son observatoire,
» Où jadis de Saturne il observa l'anneau ;
» De chimie ? il vous mène à son laboratoire,
» Il vous décrit son creuset, son fourneau. »

« Je vois de tous côtés, dit Montesquieu, des gens qui » parlent sans cesse d'eux-mêmes. Leurs conversations sont » un miroir qui représente toujours leur impertinente » figure. » (Lettres Persanes.)

(1) Rien ne gâte plus la conversation que le désir d'y montrer de l'esprit : c'est un défaut auquel personne n'est aussi sujet que les gens d'esprit eux-mêmes. Lord Chesterfield, dans une autre lettre, dit à son fils : « Ne paraissez jamais ni plus sage ni plus savant que ceux avec » qui vous êtes. Portez votre savoir, comme votre montre, » dans une poche particulière, que vous ne tirez point, » et que vous ne faites point sonner uniquement pour nous » faire voir que vous en avez une. »

en avant, et avec beaucoup plus d'avantage.

Ne soutenez pas non plus un raisonnement avec chaleur ni opiniâtreté, quoique vous croyiez ou même soyez sûr d'avoir raison ; mais donnez votre opinion d'un ton modeste et sans emportement, c'est la seule manière de convaincre ; et si vous ne pouvez y réussir, changez aussitôt la conversation, en disant d'une manière agréable : « Je » vois bien que nous ne pourrons nous con- » vaincre, mais cela n'est pas fort nécessaire ; » permettez que nous parlions d'autres choses. »

Souvenez-vous qu'il y a des manières particulières à observer dans chaque compagnie, et ce qui est très-convenable dans une société, peut souvent être très-inconvenant dans une autre.

Les plaisanteries (1), les bons mots, le récit

---

(1) Les plaisanteries qui peuvent blesser l'amour-propre, sont proscrites de la bonne compagnie.

« Les esprits caustiques, dit Moncrif, deviennent en » quelque manière pour la société ce que sont, à l'égard » des nations voisines, certains rois d'Afrique, dont toute » la richesse consiste dans un commerce d'esclaves. On ne » gagne rien en se soumettant à leur empire ; ils trafiquent » leurs propres sujets, dès qu'il ne leur reste plus d'étran- » gers à livrer. »

La Bruyère a dit : « Un bon plaisant est une pièce rare. A » un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en » soutenir le personnage ; il n'est pas ordinaire que celui » qui fait rire se fasse estimer. »

On compte aussi parmi ces prétendus plaisans, ces bouffons ou farceurs de sociétés.

des petites aventures qu'on peut se permettre dans telle maison, sembleront fades et ennuyeux s'ils sont répétés dans une autre. En effet, le caractère, les habitudes, le genre de certaine société peuvent donner crédit à un mot ou à un geste, qui n'aura aucun sel s'il est privé de ses circonstances particulières. Il arrive que bien souvent on se trompe sur ce point; et, enthousiasmé de ce qui a plu dans une compagnie, et dans certaines circonstances, on le répète ailleurs avec emphase, où cela devient insipide, quelquefois même offensant, étant alors déplacé et dit à contre-temps. Souvent aussi on emploie ce singulier préambule: « Je vais vous dire une excellente chose, *ou*, Je » vous raconterai la meilleure chose du monde. » Cela augmente nos attentes, qui étant absolument trompées, font regarder, avec raison, comme un sot le conteur de cette excellente chose.

Si vous voulez sur-tout gagner l'amitié de certaines personnes, soit hommes ou femmes, appliquez-vous à remarquer leurs qualités particulières,

---

» Ils sont reçus aux bonnes tables, dit Swift, se rendent » familiers avec les personnes du plus haut rang, qui les en» voient chercher pour divertir la compagnie. Je vais dans » ces maisons comme à la farce ou aux marionnettes; je » n'ai rien à faire qu'à rire aux bons endroits. »

Dans le nombre des originaux de cette espèce, on ne peut oublier ces gros rieurs, dont les fréquens éclats dénotent si bien la bêtise.

s'ils en ont, et leurs faiblesses dominantes, car chacun a la sienne. Rendez justice aux unes, et plus que justice aux autres. Les hommes ont différens genres dans lesquels ils excellent, ou du moins voudraient passer pour exceller; et quoique sur leurs qualités réelles ils aiment qu'on leur rende justice, parce qu'à cet égard ils connaissent leur supériorité, cependant les louanges leur sont bien plus agréables sur les points où ils voudraient exceller, encore bien qu'alors ils doutent un peu de leur supériorité. Par exemple, le cardinal de Richelieu, qui était, sans contredit, le plus habile homme d'État de son siècle, et peut-être de tout autre, avait la petite vanité de vouloir passer aussi pour un excellent poëte : il enviait au grand Corneille sa réputation, et faisait composer en son nom des critiques sur le Cid. C'est pourquoi ceux qui savaient flatter avec adresse, lui disaient peu de choses sur ses talens en politique, ou bien cela n'était qu'en passant, et quand l'occasion venait s'en présenter; mais l'encens qu'ils lui donnaient, et dont on savait que la fumée pouvait le disposer en leur faveur, étaient les noms de bel esprit et de poëte. Pourquoi? parce qu'il était convaincu de sa supériorité dans l'un, et doutait un peu à l'égard de l'autre. Vous découvrirez facilement la vanité dominante de chaque personne, en observant quel est son sujet favori de conversation; car chacun parle plus ordi-

nairement des choses dans lesquelles il veut faire connaître sa supériorité : alors n'attaquez que cette corde-là, et vous le toucherez au vif. Robert Walpole (qui fut sans doute un homme de mérite) était peu sensible à la flatterie sur ce point, parce qu'il ne doutait nullement qu'il fût homme de mérite ; mais son faible particulier était de faire croire qu'il avait une tournure d'esprit fine et délicate pour la galanterie, ce qu'il possédait pourtant moins que tout autre. C'était son sujet fréquent et favori de conversation, ce qui prouvait à ceux qui avaient quelque pénétration, que telle était sa vanité prédominante, et on s'attachait à ce côté-là avec succès.

Pour les femmes, en général, la beauté est l'objet de leur vanité particulière, et sur cet article il est rare que la flatterie même la plus exagérée ne leur soit pas agréable. La nature a formé bien peu de femmes assez laides pour être insensibles à la flatterie sur ce point. Si la figure d'une femme est si choquante qu'elle se voie quelque peu forcée de le croire, elle se persuadera que sa taille et sa tournure l'en dédommagent complètement ; si au contraire elle n'a pas un agréable maintien, elle pensera que sa figure doit lui mériter des éloges : enfin, si l'un et l'autre sont mal, elle imaginera qu'elle a des grâces, des manières, un certain je ne sais quoi encore plus attrayant

que

que la beauté. Cette vérité est remarquable par l'arrangement et la parure étudiée de la plus laide femme du monde. Celle dont la beauté et les charmes sont parfaitement reconnus, et qui en est persuadée, est, sous ce rapport, la femme la moins sensible à la flatterie; elle croit que cet encens lui est dû, et que chacun est obligé de le lui donner. Alors il faut plutôt vanter son esprit; car, quoiqu'elle soit persuadée d'en avoir, cependant elle n'est pas aussi certaine que les hommes aient cette idée.

Ne vous y trompez pas, et croyez que je ne veux point vous recommander une flatterie honteuse et criminelle; non du tout: ne flattez jamais les vices ni les basses actions de personne; au contraire, il faut les haïr et les combattre. Mais on ne peut vivre dans le monde sans une complaisante et innocente indulgence pour les petites faiblesses de chacun, quoique au fond elles soient de ridicules vanités. Si un homme prétend se faire passer pour plus sage, et une femme pour plus belle, qu'ils ne le sont réellement, cette erreur est pour eux agréable, et innocente pour les autres; et j'aimerais mieux en faire mes amis, en les flattant un peu, que mes ennemis, en cherchant (et cela inutilement) à les détromper (1).

---

(1) La flatterie, dit la Rochefoucauld, est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

Il y a aussi de petites attentions qui sont fort engageantes, et qui affectent sensiblement ce

---

Dans les cas même où la flatterie peut être permise, il ne faut pas qu'elle soit exagérée.

La Bruyère peint ainsi le flatteur : « S'il est invité à souper, » il est le premier des conviés à louer le vin ; assis à la table » le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète sou- » vent : en vérité, vous faites une chère délicate ; et mon- » trant aux autres l'un des mets qu'il soulève du plat, cela » s'appelle, dit-il, un morceau friand. Il a soin de lui de- » mander s'il a froid, s'il ne voudrait point une autre robe ; » et il s'empresse de le mieux couvrir. Il lui parle sans cesse » à l'oreille; et si quelqu'un de la compagnie l'interroge, » il lui répond négligemment et sans le regarder, n'ayant » des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au » théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du » valet qui les distribue, pour les porter à sa place, et l'y » faire asseoir plus mollement. J'ai dû dire aussi qu'avant » qu'ils sortent de la maison, il en loue l'architecture, » se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont » bien plantés ; et s'il aperçoit quelque part le portrait » du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché » de voir combien il lui ressemble, il l'admire comme » un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien et » ne fait rien au hasard ; mais il rapporte toutes ses pa- » roles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire » à quelqu'un, et d'acquérir ses bonnes grâces. »

Au portrait du flatteur, on peut opposer celui de cet homme au fond plein d'honneur, que vous comptez au nombre de vos amis, et qui se croit obligé de censurer vos actions, vos projets et vos écrits. Formez-vous une entreprise, il y trouvera toujours un côté fâcheux ; d'or-

degré d'orgueil et d'amour-propre inséparable de la nature humaine. Ces attentions semblent être une preuve incontestable des égards et de la considération que nous avons pour les personnes qui en sont l'objet. Par exemple, observer les petites habitudes, les goûts et les antipathies de ceux que vous voulez gagner, et alors prendre soin de leur procurer les uns, et de les éloigner des autres, en leur faisant adroitement connaître que vous avez observé qu'ils aimaient tel mets ou telle place, et que vous vous êtes empressé de les leur procurer; ou, au contraire, qu'ayant remarqué qu'ils avaient du dégoût pour tel mets, ou de l'aversion pour telle personne, etc., vous n'avez pas voulu les leur présenter; de telles attentions dans ces petits détails flattent beaucoup plus l'amour-propre que quelque chose de plus important, et font croire aux personnes qu'elles sont presque les seuls objets de nos pensées et de nos soins (1).

---

dinaire il ne vous aborde que pour chagriner votre ame; il va vous parler longuement de mille choses qui vous contrarient, de vos torts, de vos procès, de vos querelles de famille, de vos ennemis, d'un malheur qui vous est arrivé, etc. Il faut que ces amis aient d'ailleurs de grandes qualités pour les conserver.

(1) Ces prévenances et ces attentions tiennent sur-tout à cette politesse des manières, qui ne s'acquiert que par une grande habitude du monde. J'ai rencontré quelquefois dans

Voici de ces secrets nécessaires pour votre entrée dans la grande société du monde. J'aurais voulu les avoir mieux connus à votre âge ; je les ai acquis par cinquante-quatre années d'expérience, que je ne regretterai pas si vous en profitez. Adieu, etc.

---

la société certaines personnes qui, par des prévenances affectées, font de ces petites offres qu'on sait bien qui ne seront pas acceptées : par exemple, *Madame ou Monsieur voudraient-ils prendre quelque chose ? auraient-ils besoin de telle chose ?* etc. Il est une autre politesse qui tient plus à l'esprit et au caractère. Voltaire la définit ainsi :

La politesse est à l'esprit,
Ce que la grâce est au visage ;
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

En général, la politesse des hommes est plus officieuse ; celle des femmes plus caressante.

Voici ce que dit M. Delille sur les qualités qui caractérisent cette politesse dans l'homme aimable :

Il s'interdit l'infame médisance,
L'exigeance au ton dur, l'altière suffisance ;
Des reproches amers l'injurieuse aigreur,
Les accens du soupçon, l'expression du blâme,
Le sarcasme cruel, la mordante épigramme,
Et l'ironie au ris moqueur.

Poëme de la conversation.

La politesse de l'esprit, dit Larochefoucault, consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

MARIA,

ANECDOTE ANGLAISE,

TRADUITE DES ŒUVRES D'AIKIN.

Dans une contrée occidentale de l'Angleterre vivait M. Spencer, gentilhomme fort riche, qui, dans un âge déjà avancé, était resté veuf, avec une fille encore dans l'enfance. La seule consolation qu'il éprouvait après la perte d'une épouse tendrement chérie, était de remarquer chaque jour les grâces et les charmes naissans de sa petite Maria, qui bientôt promettait de lui retracer tout ce qu'il avait tant aimé dans la mère de cet enfant. Il s'appliquait à son éducation avec les soins les plus assidus, lui procurant des maîtres de tous genres et d'un mérite reconnu, et souvent se chargeant lui-même de ce doux emploi, auquel son esprit et ses connaissances le rendaient très-propre.

Avec ces avantages, Maria devenait chaque jour plus aimable, et réunissait tous les charmes à un degré peu commun. Elle semblait faite à tous égards pour réaliser les plus chères espérances de son père; elle était l'objet de toute sa ten-

dresse, et son seul désir était de lui voir faire un mariage honorable et heureux.

Dans cette vue il ne recherchait pas, comme beaucoup de parens, la fortune et le rang, convaincu, d'après l'expérience, que le bonheur au sein de l'union conjugale est uniquement dans des goûts mutuels pour une vie douce et sans éclat. Ce qu'il désirait sur-tout dans l'époux de sa fille était un cœur constamment honnête et vertueux. Le caractère qu'on distingue ordinairement par le nom d'*homme de plaisir*, était ce qu'il redoutait le plus.

Maria avait reçu de la nature ce don si dangereux, un cœur doué d'une extrême sensibilité. Cette qualité qui lui faisait répondre, par le plus pur amour filial, à toute l'affection de son père, la rendait aussi plus susceptible d'un attachement d'une autre nature, et pour elle à redouter : novice dans le monde, Maria était loin de le voir avec les yeux pénétrans de son père ; et où elle rencontrait une aimable apparence, elle se persuadait trop facilement que tout devait y répondre.

Un jeune officier vint par hasard loger dans le quartier où elle demeurait. A une figure agréable il joignait beaucoup d'esprit, des manières et une conversation extrêmement séduisantes. Il annonçait la plus grande douceur et la plus grande pureté de sentimens, tandis que son cœur était vicié

par les principes et le caractère d'un libertin consommé. Bientôt une circonstance lui fournit les moyens de lier connaissance avec Maria, avant que son père l'eût mise en garde contre l'écueil auquel elle était exposée. L'impression qu'il avait produit était déjà trop forte pour être déracinée ; et quoique M. Spencer, dès qu'il eut découvert cette liaison, employât pour la rompre tous ses moyens de persuasion, et même tout l'empire de l'autorité paternelle, il ne put y réussir.

M. Spencer ayant refusé avec fermeté de donner son consentement à une union dont il prévoyait les suites malheureuses, ces amans n'avaient d'autre ressource pour satisfaire leur passion, que de s'évader. Ce ne fut pas sans peine que Maria, instruite dans l'habitude et les principes de la vertu, qu'on avait gravés avec tant de soin dans son cœur, voulut consentir à une action aussi imprudente que coupable; mais enfin elle s'y détermine, elle exécute ce projet ; et cette malheureuse fille fut trop tard convaincue combien était funeste l'échange qu'elle faisait des caresses du plus indulgent des pères, pour les embrassemens fugitifs d'un mari sans principes et sans foi.

Justement irrité comme l'était son père, elle n'osa pas tenter de fléchir son ressentiment, qui semblait devoir être constant et durable, étant fondé sur un acte de désobéissance qui détruisait ses plus douces espérances.

Après avoir éprouvé des malheurs de toute espèce, beaucoup de chagrins et de misère en suivant un mari qui la traitait avec dureté et mépris, il mourut dans une garnison éloignée. Trois années s'étaient écoulées depuis son mariage, lorsqu'elle retourna en Angleterre, dans la plus affreuse indigence, avec un fils âgé de deux ans.

Presqu'aussitôt après son arrivée, Maria eut le bonheur de trouver asile et protection dans la maison d'une dame qui avait été une des plus intimes amies de sa mère. Là, elle fut traitée avec égards et avec une bonté vraiment maternelle. Mais sa bienfaitrice, désirant lui rendre un service encore plus essentiel, voulut entreprendre la tâche difficile de la réconcilier avec son père; et comme l'esprit de cette dame égalait son bon cœur, elle pensait bien que pour réussir dans cette entreprise, il n'était pas prudent de prendre la voie directe, mais qu'il fallait rappeler naturellement dans le cœur de M. Spencer les sentimens d'un père, pour avoir occasion d'exciter toute sa sensibilité. Le premier point était donc d'éveiller cette tendresse paternelle, et d'en hâter l'effet tandis que l'impression serait encore vive : l'occasion se présenta bientôt d'exécuter ce plan.

M. Spencer, qui avait toujours entretenu avec cette dame des rapports d'amitié, vint lui faire une visite. Il fut convenu que l'enfant de Maria,

remarquable par la plus charmante figure, viendrait à entrer par hasard dans l'appartement, et jouerait au milieu de la compagnie. Bientôt il attire les regards de M. Spencer, qui avait toujours beaucoup aimé les enfans ; il s'informa quelle était la mère de cet aimable enfant.—C'est une de mes amies, répondit cette dame ; et elle porta la conversation sur un autre sujet. L'enfant attirait de plus en plus l'attention de M. Spencer; il l'appelle à lui, le prend sur ses genoux, et, par des caresses réitérées, il se le rendit dès-lors familier. Cet enfant, charmé du soin qu'on prenait de lui, exerçait tous ses petits moyens de plaire, et parvenait ainsi à se faire aimer de son grand-père encore inconnu pour lui.

La dame, qui examinait avec attention et en silence les petits progrès de cette affection, prend aussi l'enfant dans ses bras, et dit en lui donnant plusieurs baisers : « Que le ciel te protège, » cher enfant ! que tu auras une existence pé» nible à traverser !—Ce petit enfant, continua» t-elle, en s'adressant à M. Spencer, a déjà » perdu son père. Et sa mère, qui est la plus » aimable femme, est malheureuse et presque sans » appui. »—M. Spencer parut vivement touché ; il regarde cet enfant, et l'embrassant, prêt à répandre des larmes : « Oui, que Dieu te protège, » reprit-il ; mais si tu es privé d'amis, je veux » en être un pour toi. Daignez, Madame, me

» pas trouver mauvais que je m'informe plus par-
» ticulièrement quelle est la triste position de la
» mère de cet enfant.—Elle est dans ce moment
» chez moi, dit-elle, Monsieur, et peut vous
» instruire elle-même.» A ces mots cette dame tire une sonnette. Maria, vêtue en habits de deuil, entre précipitamment, et tombe aux pieds de son père; et d'une voix suffoquée par les larmes, elle ne put que dire : « Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mon père ! » Il resta un instant en suspens, regardant à-la-fois et sa fille et l'enfant. Enfin versant les plus douces larmes, et serrant Maria entre ses bras : « Oui, je te pardonne,
» mon pauvre enfant. Ce petit ange est fait pour
» tout réparer. »

Ce bonheur subit fut trop fort pour Maria, qui tomba sans connaissance dans les bras de son père. Il s'ensuivit une scène de tendre confusion, qui se termina bientôt par des transports d'affection et de reconnaissance; et la dame, dont l'ingénieuse bienfaisance avait amené cet heureux événement, goûta au fond de son cœur la plus pure satisfaction d'un tel succès.

ÉPITRES.

A MADAME G....

Qui habitait le Chalet près l'Hermitage, et disait que j'aimais trop les bois.

A Montmorency, Août 1809.

Les lieux où vous vivez ont le droit de nous plaire;
J'aime ces bois, et ne m'en défends pas;
Des forêts l'ombre solitaire
Pour l'esprit et le cœur a toujours des appas:
Sans être partisan de la mélancolie,
Tout m'attire en ces lieux, faits pour la rêverie.
Ce charmant Hermitage et ces bois enchantés
Me disent que Rousseau les avait habités,
Tout me rappelle alors et Saint-Preux et Julie.
En quoi ces goûts heureux m'ont-ils donc, je vous prie,
Mérité votre raillerie?
Oui, j'aime cette paix, ce silence des bois,
Que chérissent l'amant, le poëte et le sage:
Virgile y composa son immortel ouvrage (1);

(1) Les Géorgiques de Virgile offrent beaucoup de vers charmans inspirés par cet amour des bois.

Chénier a dit, dans son épitre à Voltaire:

» C'est au sein des forêts que Virgile en repos
» Se retrouvait poëte, et chantait les héros. »

Egérie et Numa cherchèrent leur ombrage.
Mais sachez que ce Dieu dont vous dictez les lois,
Des mortels y reçoit le plus aimable hommage ;
La divine Cypris,
Près de son Adonis,
Oublia dans les bois et l'Olympe et Cythère ;
Ennuyés des grandeurs, les Princes et les Rois
Souvent pour habiter de ces lieux ont fait choix.
O vous, qui de l'Amour ressemblez à la mère,
De Vénus apprenez qu'il faut aimer les bois.

A MADEMOISELLE DE B***

(1809.)

La nuit dernière en songe un Dieu m'a révélé,
D'où vient qu'en vous tout plaît, tout nous inspire.
De ce secret, à moi seul dévoilé,
Je veux aujourd'hui vous instruire.
A peine vos beaux yeux avaient reçu le jour,
Vénus, Orphée, et Minerve, et l'Amour
Voulurent de vous à l'envie,
Faire une mortelle accomplie :
Vénus vous prodigua la grâce et la beauté ;
Pour Orphée, il promit votre voix douce et tendre,
Et l'art divin de faire entendre
Ces sons mélodieux dont on est enchanté ;
Minerve dit : « Un jour la modestie
» Embellira ses attraits, ses talens ;
» Je veux que pour charmer les loisirs de sa vie,
» La palette et l'aiguille occupent ses momens. »
Ainsi donc avec grâce, avec délicatesse,

Quand vous brodez, quand vous peignez des fleurs ;
En admirant leur éclat, leurs couleurs,
On rend hommage au goût guidé par la déesse ;
Enfin à tous ces dons de plaire et de charmer,
L'Amour voulut unir un cœur fait pour aimer :
A ce Dieu, croyez-moi, soyez sur-tout fidelle ;
Car vous saurez qu'il ne manque jamais
De se venger d'une rebelle,
Qui réunit, comme vous, tant d'attraits.

Du village de Colomb....., à la fin des vacances, 1809.

INVITATION

A Madame de F...

Vous qui reçûtes en partage,
Pour nous charmer, tous les moyens divers,
Et sur-tout le goût pour les vers,
Demain, venez dîner dans mon simple hermitage :
De ce séjour, hélas, bientôt je vais partir !
Mais en quittant ces bosquets, cet ombrage,
J'emporte de ces lieux le trop doux souvenir.
A ce dîner l'amitié vous convie ;
Le bon pasteur de mon canton,
Un disciple d'Orphée, un autre d'Apollon,
Vénus, si vous venez, et telle est la partie
De ce repas très sans cérémonie ;
La gaieté, la franchise en feront tous les frais,
Mais vous, daignez en faire les attraits.

A MADAME D***

Qui me demandait des vers sur cette question :
Quel est le trait le plus agréable dans la figure d'une jolie femme ? (1808.)

Quoi ! vous voulez, charmante Hortense,
Que je vous dise, en conscience,
Lequel des traits de la beauté
Doit mériter la préférence !
Ce point-là, parmi nous, fut toujours contesté.
Les yeux, dit-on, sont le miroir de l'ame :
L'un nous vante un œil noir plein de vivacité,
L'autre voit dans le bleu douceur ou volupté ;
Et le grand Soliman s'enflamme
Pour un nez qui, dans la beauté,
Indique la légèreté,
Quelquefois la coquetterie (1).
Par sa piquante étourderie,
Ce nez mutin peut charmer un instant ;
Mais une bouche fraîche, une bouche jolie,
De tous les traits est le plus séduisant.
Que j'aime une bouche de roses,
Dont les lèvres à demi-closes
Présentent la double couleur

(1) C'est la remarque de Lavater et de plusieurs autres physionomistes.

De l'incarnat, de la blancheur !
Quoi de plus doux que son sourire !
Des Grâces il fixe l'empire.

L'homme trouva la volupté
Sur la bouche de la beauté ;
Dans les transports de sa tendresse,
Quel amant des baisers n'a pas goûté l'ivresse ?
Premier baiser d'amour, souvenir enchanteur !
Qui me rendra jamais ta brûlante douceur ?

Baiser d'une bouche jolie,
Tu sus enfanter la valeur :
Au temps de la chevalerie ;
Siècle heureux d'héroïsme et de galanterie,
Que de fois un baiser fut le prix du vainqueur !

La bouche d'une belle est toujours éloquente ;
Ah ! qui sait mieux qu'une femme charmante
L'art d'émouvoir, de fléchir notre cœur ?
Qui sait mieux exprimer l'accent de la douleur ?

Mais la bouche sur-tout m'enchante,
Lorsqu'aux accords harmonieux,
Ou d'une harpe, ou d'un forté sonore,
La voix unit ses chants délicieux.

Belle Hortense, telle est la bouche que j'adore ;
Mais en peignant ce trait charmant,
Qui nous ravit dans une belle,
Je vous voyais en ce moment,
Votre bouche était mon modèle.

PLACET

Qui devait être présenté à LL. MM. II. et RR., lors de leur passage par Caen, au mois de Mai 1811.

DIALOGUE.

La Muse et l'Auteur.

Le doux sommeil sur mes paupières
Avait effeuillé ses pavots,
Et des songes riants enchantaient mon repos
Par de séduisantes chimères;
Tout-à-coup l'airain gronde, une divinité,
Unie au dieu de la victoire,
Vient répandre en ces murs notre félicité.
Réveille-toi, chante leur gloire,
Me dit la muse des héros,
Celle par qui leurs illustres travaux,
En beaux vers sont inscrits au temple de mémoire.

L'Auteur.

Qu'exige-tu d'un enfant de Thémis?
L'étude de nos lois avec la poësie
Trop rarement s'allie.
De cet heureux talent je connais tout le prix;
Mais que puis-je en ce jour? Dis aux époux chéris
Et de Vénus et du dieu de la guerre,

Que

Que pour chanter Achille il faut être un Homère,
Que pour chanter Louise il faut être un Voltaire.

LA MUSE.

Pour toi, pour ton pays, quels vœux peux-tu former?
Parle, à notre Héros je saurai les porter.

L'AUTEUR.

Protège mon pays, et rappèle au grand homme,
Qui sait par-tout honorer le talent,
Au vainqueur, qui non loin de Rome
Fit construire à Virgile un digne monument;
Rappèle à ce héros que le fécond génie
Qui soumit notre langue aux lois de l'harmonie,
MALHERBE naquit dans ces murs (1).
Muse, tu lui dictas l'art des vers doux et purs,
Obtiens qu'une statue élevée à sa gloire,
Par LOUISE et NAPOLÉON,

---

(1) François de Malherbe, né à Caen, en 1555, était de l'illustre maison de Malherbe-Saint-Aignan, qui a porté les armes en Angleterre sous un duc Robert de Normandie. Le Cardinal du Perron le recommanda à Henri IV, et ce Monarque l'honora de sa protection. Après la mort du Roi, Marie de Médicis lui accorda une pension, dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1628. Avant lui, la France n'avait qu'une poësie gothique et sans harmonie.

On connaît ces vers de Boileau, dans son Art Poétique:

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir;
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

Consacre à jamais sa mémoire,
En ce lieu même honoré de son nom (1).

LA MUSE.

Mais pour toi que dirai-je à l'illustre Monarque ?

L'AUTEUR.

Dis-lui que je chéris et mon Prince et l'Etat ;
Que, jouissant des jours que me file la Parque,
Je ne veux qu'une vie utile et sans éclat.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Traduction d'Anacréon.

UN jour près de Cythère, Amour en voltigeant,
Dans un bosquet voit une rose ;
Mais au sein de la fleur une abeille repose ;
Le fils de Cypris, à l'instant,
Veut cueillir cette rose, et si fraîche et si belle ;
L'insecte s'éveille soudain,
Et de son dard au doigt pique l'enfant malin :
Sentant une douleur cruelle,
Cupidon aussitôt à sa mère, en pleurant,
Va raconter son infortune :
« Quel mal brûlant, dit-il, m'agite et m'importune !
» Un perfide et subtil serpent,
» Que l'on appelle abeille, a, par une piqûre,

---

(1) Des amis des lettres avaient désiré que ce monument fût élevé sur la place Malherbe.

» Causé de si vives douleurs. »
» Mon fils, lui dit Vénus, en essuyant ses pleurs,
» Ce n'est qu'une faible blessure;
» Juge par ta douleur de celle que tu fais
» Aux mortels blessés de tes traits. »

LE PORTRAIT.

Imitation d'Anacréon.

Loin d'une maîtresse chérie,
Ton art, peintre fameux, calmera ma douleur;
Approche, et rends, avec génie,
L'objet de la plus tendre ardeur.
Pour retracer celle que j'idolâtre,
De Cypris et d'Hélène emprunte les beautés;
Près d'un front plus blanc que l'albâtre,
Peins ses longs cheveux noirs, par Zéphir agités;
Saisis bien tous les traits d'un si parfait modèle:
En courbant ses sourcils exprime leur douceur,
Et rends de ses yeux bleus cette vive étincelle,
Interprète éloquent des sentimens du cœur;
Donne-lui de Vénus l'air gracieux et tendre,
Et ce regard de volupté,
Et de Pallas cette noble fierté.
Son nez charmant te faut-il rendre?
De la rose et du lis c'est la douce couleur;
Pour chaque joue imite avec adresse,
Ce coloris de la pudeur,
Qui nous séduit, nous intéresse.
Mais arrête, arrête un instant!....
Peins-moi cette bouche brûlante,

Du dieu d'amour charme puissant,
Et dont la volupté m'enchante.
Que ses lèvres de rose invitent au baiser :
Que près d'elles les Ris semblent se reposer,
Retrace, avec délicatesse,
Ce cou d'éclatante blancheur,
Et ces globes charmans, dont l'aimable fraîcheur
De l'amour inspire l'ivresse.
Enfin, pour terminer le plus beau des portraits,
Qu'une robe riche et brillante
Dérobe à nos regards d'autres puissans attraits....
Mais la toile paraît vivante !
Dieux ! c'est Sylvie...., ô toi que je revois,
Que ne puis-je entendre ta voix !

TRADUCTIO

Anacreontis Odæ. (1)

Adsis, ingeniose pictor, adsis
Quem Phœbea Rhodos tulisse gaudet,
Absentis dominæ levamen affer,
Decoram tabulâ exprimente formam.
Illam, qualis erat Lacæna, pingè ;
Pinge frontis ebur, comamque nigram

---

(1) La traduction latine de cette Ode d'Anacréon n'est pas de l'auteur des lettres précédentes. Cette pièce est inédite : on la lira ici peut-être avec quelque plaisir.

Vento sparsam humeris : secaque partes
In duas ciliorum amanter arcum,
Inque horum spatio exprimas nivalem
Candorem. Cave jam tuo labori :
Formosos oculos colore pinge
Cærulo, ex medioque palpebrarum
Vivax fulgeat ignis atque lumen.
Aspectus minùs est serenus almæ
Minervæ, minùs est tener venustæ
Cypridis. Benè temperata nares
Efforment roseumque candidumque :
Pingas in duplici genâ modestum,
Quem probet pudor innocens, ruborem :
Pinge purpureo magis colore
Os pulchrum, igniferum os, amœnè ridens :
Suadæ solium decora pinge
Labella, et videantur advocare
Osculum tenerum : illiusque mentum
Circumstent Charites Cupidinesque :
Docto candida colla penicillo
Pinge, et, cujus imago me stupentem
Rapit, pectus : et hæc superba, nobis
Quæ tot illecebras tegit, nitescat
Auro consita purpurâque vestis....
Sed quid! ars animam dedit tabellæ!
Ipsa es Sylvia! vivis heu, potesque
Tuo nos iterùm movere cantu.

FIN.

A Caen, de l'imprimerie de LE ROY.

ERRATA.

Pages 11 et 16 (note 1), *lisez* Mme d'Houdetot, au lieu de Mme d'Houtetot.

Page 46, ligne 6, *lisez* irons nous promener, au lieu de irons promener.

Pages 11, 9.^{e} vers, *lisez* Gessner, au lieu de Gesner.

Page 22, ligne 8, *lisez* faveur, au lieu de permission.

Page 49, ligne 27, *lisez* l'empêchait, au lieu de lui empêchait.

